

H. DUKERS-WARD

A L'ABRI DES FIERS CYPRES

DEUX RENAISSANCES
PÉTRARQUE, FRÉDÉRIC MISTRAL

Préface d'Emile RIPERT

ILLUSTRÉ DE DESSINS A LA PLUME

*Auboure-le raço latino
Souto la capo dou Soulèu.*

F. MISTRAL.



LYON
LES ÉDITIONS DU FLEUVE

42, Quai Gailleton, 42

1926

H. DUKERS-WARD

A L'ABRI DES FIERS CYPRES

**DEUX RENAISSANCES: PETRARQUE, FREDERIC
MISTRAL**

Préface d'Emile RIPERT

*Auboure-te raço latino
Souto la capo dóu Soulèu.*
F. MISTRAL

1926

A tous les miens qui reposent en terre Provençale, dans le petit cimetière de Cabannes, face à notre vieux Mas-rouge, à tous les Provençaux mes compatriotes, aux amis de notre belle Provence, je dédie ces pages, qui sont un témoignage de ma foi régionaliste.

H. D. W.

PRÉFACE

Le pèlerin de Provence, qui va saluer à Font-Ségugne le berceau du Félibrige, s'il s'arrête un instant, ayant traversé le petit village de Châteauneuf-de-Gadagne, sur le plateau de Camp-Cabel et de là s'il laisse errer sa vue sur le magnifique horizon, il aperçoit vers le Nord une barre bleuâtre de rochers; c'est là que naît la Fontaine de Vaucluse. Alors il imagine que la Ventoureso, la brise qui descend de ce grand Mont Ventoux, dont le nom semble un hommage au Dieu du Vent, en passant sur Vaucluse a, jusqu'à Font-Ségugne, porté le germe poétique, dont l'éclosion suave, attendue depuis quatre siècles, enchanta toute la Provence. Ainsi de Laure à Mireille, de Pétrarque à Mistral, flottent, dans cette contrée privilégiée, les plus poétiques parfums de la poésie néo-latine.

C'est là, sur ce plateau de Camp-Cabel, d'où l'on découvre à la fois Vaucluse et Font-Ségugne, entre Laure et Mireille, que je me plais à évoquer la silhouette gracieuse de celle qui veut bien me prier de présenter au public les deux études contenues dans ce charmant volume. Elle regarde, tour à tour, vers les bosquets, qui ont vu passer Pétrarque amoureux d'une belle Provençale et vers ceux qui ont abrité le jeune Frédéric Mistral au temps où il rêvait d'une autre belle Provençale, aussi réelle, bien qu'elle n'ait point existé, aussi assurée de l'immortalité que l'amante de Pétrarque. Elle écoute, tour à tour, le murmure de chacune de ces fontaines de poésie, puisque, aussi bien, si Vaucluse laisse couler le tumulte abondant de sa source célèbre, Font-Ségugne porte en son nom, comme en son bois sacré, le murmure plus discret, mais singulièrement efficace d'une eau cachée à la vertu miraculeuse.

En ce cœur poétique de la Provence rhodanienne, Mme Dukers-Ward a voulu fixer sa pensée. Au fait, l'a-t-elle voulu? Non, pas exactement sans doute. Mais quand on est de vieille race provençale, qu'on a vu, dès son enfance, luire sur les cailloux et sur les eaux de la Durance, l'enchantement du ciel de chez nous, il se peut que le sort vous en exile, mais on en conserve toujours en son âme l'éblouissement et l'amour. A Lyon, où elle a fait ses études et fixé sa vie de la plus gracieuse manière, Mme Dukers-Ward n'a cessé de rêver à la chère Provence de ses aïeux et de sa petite enfance.

Toutefois, si Lyon s'enveloppe parfois de brumes, ces brumes semblent, par contraste, exagérer l'éclat du grand foyer intellectuel, qui brille, depuis des siècles, en cette vieille ville romaine, que le Rhône unit de son ruban d'argent à la Provincia romana. Lyon porte d'or et de soie du Midi, déjà elle avait délégué vers la Provence félibréenne le cœur ardent et la vive activité de Paul Mariéton, qui fut chancelier du Félibrige et chorège des spectacles d'Orange. Mais voici que maintenant Lyon voit avec joie vivre en Mme Dukers-Ward une âme provençale, auprès de laquelle se groupent tous ceux qui regardent vers la Méditerranée, d'où vinrent vers Lugdunum les légions de Rome et les premiers martyrs du christianisme gaulois.

Vers la Méditerranée, certes, Mme Dukers-Ward ne cesse de regarder. Si, des pentes de Fourvières, elle aime à descendre, selon le cours du grand fleuve civilisateur, vers celles de Notre-Dame-de-la-Garde, elle poursuit sa course, elle pénètre, au delà de Marseille, dans ces terres que colonisa le génie romain. Amie de Carthage, mais de la Carthage qui cessa d'être punique pour devenir romaine, elle voit comment dans cette Afrique latine la France moderne reprend l'œuvre des conquérants et des colons anciens. Cette idée chère au grand romancier Louis Bertrand, comment n'éveillerait-elle pas des échos très sonores dans le cœur des Provençaux? Quand l'Afrique du Nord sera devenue la continuation exacte de la France continentale, Marseille sera le centre géographique, et peut-être le lieu des échanges ethniques et des échanges intellectuels de cette France ainsi agrandie et qui s'étendra sans discontinuer de la Belgique au Sahara.

Ce sont là des vues qui n'auraient point manqué d'intéresser Pétrarque, puisqu'il célébra Scipion l'Africain en un grand poème latin. Si ce poème n'a plus guère de lecteurs, le rêve latin de Pétrarque subsiste et aussi son rêve provençal, qui prit le beau nom de Laure, si voisin de celui du laurier. C'est ainsi que la Provence a donné au poète de Vaucluse l'amour et la gloire, et la gloire par l'amour, ce qui est la plus jolie façon de l'acquérir.

C'est de la même façon, c'est en célébrant une fille de Provence dans les amours de sa jeunesse, que Mistral, croyant ne chanter que pour les gens des mas, fit entendre son chant au monde entier, son chant et sa doctrine de rénovation littéraire et sociale, dont les conséquences sont bien loin d'être épuisées. C'est de l'humble source de Font-Ségugne que descend, n'en doutons pas, ce grand fleuve du régionalisme, qui régénèrera la France épuisée et desséchée par une fâcheuse centralisation. Tout en respectant l'unité, d'ailleurs indissoluble de la France, il nous faut combattre son unification, son uniformité, qui tend à la banalité, et, pour arriver à la vraie formule de l'harmonie, lui conserver la diversité dans l'unité.

A cette impression de diversité contribuera le maintien des vieilles langues, qui sont parlées sur le terroir français, de la Bretagne au pays basque, de l'Alsace à la Provence.

En dépit d'une pédagogie néfaste, que ravivent périodiquement de fâcheuses circulaires ministérielles, la cause est moralement gagnée. Nombreux sont les universitaires qui pensent, au rebours de la doctrine officielle, qu'il faut faire collaborer les langues locales à l'instruction des enfants du peuple et même de la bourgeoisie, en leur donnant accès dans l'enseignement primaire et secondaire. Ainsi seront sauvées bien des richesses intellectuelles de la France, ainsi sera exaltée et prolongée l'œuvre mistralienne.

Parmi ceux qui travaillent à la faire mieux connaître et mieux aimer, Mme Dukers-Ward s'inscrit au premier rang. Douce et noble, elle passe le long des grands cyprès, qui sont un rempart mélancolique à tant de souvenirs sacrés. Leur sombre fierté donne une beauté toscane à la terre provençale. Ce n'est plus cette fois *l'Ame ardente des Livres*, qui inspirait jadis Mme Dukers-Ward, c'est l'âme de la terre elle-même, de la terre la plus ardente, celle de la Provence que Michelet nommait justement une France un peu italienne. Pour en avoir chanté, de Pétrarque à Mistral, les deux sommets poétiques, Mme Dukers-Ward a mérité la sympathie et la louange de tous les poètes de Provence. Du seuil de ma vieille bastide, parmi mes lauriers-roses, qui parleraient à Pétrarque de gloire et d'amour, j'adresse à l'auteur de ce charmant recueil l'hommage de mon respect et de ma gratitude.

Emile RIPERT.

INTRODUCTION

Récemment, un journal anglais notait les soixante individualités les plus célèbres dans l'histoire des Mondes.

Auprès des noms dont la consonance nous est familière, Cicéron, Sophocle, Dante, Aristote, Homère, Virgile, etc., figurait celui de Pétrarque.

Il n'est pas permis d'ignorer l'écrivain qui apporta à la civilisation du XIV^e siècle des lumières nouvelles, fulgurantes. C'est non seulement l'homme et le poète que nous voudrions glorifier, c'est l'âme de la Renaissance Italienne ayant si heureusement influencé l'Europe Occidentale. C'est aussi l'ensemble des vertus et des dons les plus rares que nous trouvons réunis chez un être d'élite.

Afin de prévenir toute critique sur un point déterminé de cet ouvrage, nous déclarons abandonner aux latinistes spécialisés le soin d'analyser, de commenter la littérature, la poésie de Pétrarque. Nous ne voulons pas empiéter sur un domaine où notre incompetence s'avérerait flagrante.

Nous avons groupé les épisodes transcendants de la vie du surhomme, cherchant à pénétrer son caractère, sa sensibilité, à travers une existence se passant en majeure partie dans notre beau pays de Provence.

Si Pétrarque ainsi que cet autre génie italien, Dante Alighieri, eut vécu en Italie, nous nous contenterions de l'admirer sincèrement, sans essayer d'atteindre, avec des mots français, sa personnalité, ni vulgariser son œuvre.

Evidemment, cette œuvre fait partie du patrimoine littéraire de l'Italie. Mais les souvenirs laissés par le chantre de Laure de Noves, à Vaucluse, où il était propriétaire, constituent un apport direct à notre patrimoine historique.

La plupart des biographies que nous avons parcourues font paraître longue la Vie de Pétrarque doué d'une surhumaine activité, les détails véridiques, fort abondants, concernant ses déplacements et voyages multiples, provoquent chez le lecteur une façon de vertige. Nous avons essayé de résumer, ne retenant que les circonstances susceptibles d'intéresser chacun, sans exiger un trop grand effort.

Si nous entreprenons cette étude aride parfois, téméraire, dangereuse et pleine d'écueils parce qu'elle exige une documentation exacte, et néanmoins des considérations personnelles, c'est en vertu de nos origines provençales. Noves, la patrie de la belle Laure, est aussi la nôtre. Nos villages se touchent. Depuis toujours nous avons connu l'histoire féerique, merveilleuse de ces grands êtres d'exception, elle nous est particulièrement familière ainsi que les paysages, le décor, parmi lesquels se déroulent les faits.

Ceci peut-être excusera notre audace, nous obéissons, en traitant cette question délicate à un sentiment de piété respectueuse, passionnée, envers le pays qui mit en nous l'amour de sa beauté, de sa grandeur, envers les êtres, dont la vie devenue légendaire enchanta notre jeunesse à la manière d'un conte bleu.

Notre étude comporte quelques éléments archéologiques, des souvenirs antérieurs au XIV^e siècle. En Provence, chaque pierre marque une phase de nos traditions, l'antiquité gallo-romaine y est auprès du moyen âge, de la Renaissance; évoquer Pétrarque, c'est évoquer le Palais des Papes, les diverses périodes de sa construction.

C'est parler aussi de l'Italie, de ce qui reste d'elle chez nous. Nous allons tenter d'animer une époque où les événements se sont massés, multipliés, nous essayerons d'agir selon les lois du sens objectif, imposant discrétion et prudence.

Le XIV^e siècle est l'un des plus curieux, il grave dans les annales de l'Histoire une transition décisive, il voit la fin du Moyen Age, vieux de 1400 ans et l'apparition de la Renaissance italienne, dont le nom seul nous éblouit.

Nous rappelons qu'en la France d'alors, divisée en comtés, en provinces, dont les chefs étaient autant de petits rois, régnèrent Philippe IV, le Bel, petit-fils de Saint Louis, il mourut en 1314, ses trois fils, à leur tour, lui succédèrent, Louis X, Philippe V et Charles IV dit le Bel, qui meurt en 1328.

Les neveux de Philippe le Bel furent appelés au trône de France, Philippe VI de Valois, mort en 1350, eut pour successeur son fils Jean II dit le Bon, décédé en 1364, et enfin le règne le plus long en ce XIV^e siècle fut celui de Charles V dit le Sage, fils de Jean le Bon, né en 1337, mort en 1380. Celui-ci fut un grand roi et nul ne saurait avoir oublié ses exploits et les succès de ses armées, conduites par Duguesclin.

En nous excusant de cette chronologie, nous l'arrêterons ici, Pétrarque meurt en 1374, nous bornerons notre étude à son existence.

Souvenons-nous cependant qu'à la fin du XIV^e siècle, la France fut gouvernée par Charles VI, le Fou, qui mourut en 1422.

La Provence, dès 1246, passait à la Maison d'Anjou, la fille d'un Comte de Provence ayant épousé à cette époque Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, cette dynastie régna en ce pays de 1246 à 1481. Robert d'Anjou, roi de Naples, fut un admirateur zélé et un ami de Pétrarque. Nous verrons que ce roi mourut en 1343. Sa petite fille Jeanne lui succéda en dépit de toutes contestations, et plus tard, au XV^e siècle, le roi René d'Anjou également roi de Naples et de Sicile, séjourna fréquemment en Provence; à Tarascon, et dans maintes localités, à Cabannes même, on peut voir des constructions appelées châteaux qui furent ses demeures.

Ce roi, dénommé le Bon, lui-même écrivain et peintre, fut ami des arts et des lettres. Il avait conféré un titre de noblesse à tous les Provençaux établis en Provence depuis trois générations, nous voulons voir dans cette insigne faveur, l'élégante preuve de son attachement à nos provinces.

DESCRIPTION, PAYSAGE ET HISTOIRE

La psychologie extérieure des choses ayant une influence directe sur la vie intérieure, nous esquisserons à larges traits la description du pays où vécurent nos personnages.

Nous voici dans la Vallée de la Durance. Cette rivière torrentueuse, farouche, sépare le département de Vaucluse de celui des Bouches-du-Rhône, elle servait jadis de limite entre la Provence et le Comtat. En deçà de la Durance, en Avignon même, ce n'est pas la vraie Provence; pour s'y rendre il faut traverser la rivière, sur un magnifique pont suspendu, se trouvant sur la route de Paris à Antibes, au-dessus d'un immense lit desséché, sauf à la saison des pluies et des fontes de neiges.

Ce pont est situé à 11 kilomètres d'Avignon, près de la Chartreuse de Bompas dont il porte le nom. De hautes tours, dans le lointain, à droite, attirent le regard, ce sont celles de Châteaurenard, dont le nom primitif fut Castrem de Reynaro et, en langue d'Oc, tout simplement Casteù Rinar. Avant la fin du Xe siècle, on ne voyait autour du Pont de Bompas, qu'une vaste plage limonneuse. Les nombreux et minces bras de la Durance capricieuse changeaient de direction constamment, ils formaient en entourant des parcelles de terre, de petites îles. Au XIe siècle, la Durance s'assagit, se concentra. Les rives immédiates appartenaient alors aux comtes de Provence.

Le Château de Châteaurenard fut bâti par Alphonse Ier dit le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre en 1104.

En anticipant, nous vous dirons que le pape Benoît XIII (Pietro di Luna) s'y réfugia, en 1403, s'échappant du Palais des Papes où il était assiégé par le Maréchal de Boucicaut, Jean le Maingre, administrateur de la ville de Gênes. Dans une de ses œuvres, Nerto, F. Mistral relate ce fait.

Plus tard, en 1564, le roi Charles IX s'arrêta à Châteaurenard pour y prendre un repas.

Si nous ne voyons plus actuellement à ce château historique que deux tours, dont l'une est en ruine, c'est que les deux autres furent, pendant la révolution de 1793, démolies, ainsi qu'une part de l'ensemble des constructions. Châteaurenard est aujourd'hui, le centre des expéditions de fruits et primeurs de cette région provençale que l'on peut, à juste titre, considérer ainsi que le vaste jardin fruitier et potager de la France. Mais, notre itinéraire ne nous conduit point dans cette ville dédiée à Saint Eloi. C'est à Noves que nous nous rendons.

En l'année 480 de notre ère, la ville romaine de Glanum, proche de celle appelée Saint-Rémy actuellement, fut complètement rasée par les Germains, jadis repoussés par le Général Marius. Il n'en resta d'autres vestiges que deux beaux monuments les Antiques que nous décrirons dans notre étude Mistralienne.

La destruction de Glanum consommée, ses habitants se concentrèrent dans le village de Noves, qui devait être plus tard la patrie de Laure.

Dès l'évacuation des barbares, les réfugiés retournant à Glanum-Saint-Rémy, fondèrent une ville nouvelle, détruite à son tour par les Sarrazins en 737, et plus tard, reconstruite, elle appartient à la reine Jeanne.

Du court passage des Romains à Noves, aucune trace ne subsiste, au XIIe siècle, un château-fort y avait été construit, ainsi que des remparts; ils furent rasés pendant les guerres de religion. Louis XIII commit la faute d'accepter qu'il en fut ainsi.

On voit encore, cependant, de belles portes, marquant jadis les limites de la petite ville. Cette architecture majestueuse s'admire au milieu des maisons basses, d'aspect pauvre, une petite église romane, est, sur une place déserte, un véritable joyau.

Le village de Noves est traversé par de larges canaux, bordés d'arbres, alimentés par la Durance. Ce paysage de verdure, au milieu de laquelle brille l'eau courante miroitant au soleil, est surprenant pour les yeux du voyageur venant du Nord, ou même de Lyon. Mais, qui songerait à visiter la patrie de Laure, lorsqu'on n'est pas de la région?

On appelle Provence le littoral, on est attiré par le mirage de la côte d'azur, alors que, véritablement, c'est dans l'intérieur des Bouches-du-Rhône que l'on peut juger du pittoresque, de la beauté simple et grave de cette contrée, receleuse de souvenirs historiques.

Une perspective de collines fait à Noves une toile de fond couverte de pins et d'oliviers. Une chapelle ayant appartenu aux Seigneurs de Noves, c'est-à-dire à la famille de Laure, la domine. On remarque un bassin devant la chapelle et une grotte ayant contenu une vierge noire trouvée par un laboureur sous un soc de charrue, il y a quelques siècles.

L'eau du bassin provient d'une source mystérieuse, miraculeuse aussi, elle guérit selon une légende, la fièvre provoquée parfois par l'humidité pernicieuse des alentours.

Le mardi de Pâques, un pèlerinage a lieu. Une foule de paysans accourt, dans les véhicules les plus divers, se disperse dans les bois de pins, l'usage veut que, pour le repas champêtre, des œufs soient apportés par tous les pèlerins. La vierge noire, qui a disparu aujourd'hui, et qui portait le nom de Notre Dame de Vaquières, est connue dans le pays sous le vocable de Notre Dame des Œufs.

Souhaitant que ce prélude permette de mieux saisir la suite dans une ambiance adéquate, nous dirons maintenant que l'étude la meilleure, la plus complète, sur Pétrarque est celle de l'abbé de Sade (parent de Laure) en trois volumes, elle est introuvable actuellement, l'édition épuisée, mais nous l'avons parcourue autrefois et notre mémoire a dû enregistrer certains faits qui y sont contenus.

HISTOIRE DE LAURE

Des chroniqueurs font naître Laure près d'Avignon, dans un lieu dit Le petit palais, d'autres ailleurs; E. de Boudelon croit qu'elle était la fille du baron d'Ancezune, de Lagnes, près de Vaucluse; un autre, qu'elle se nommait Laure Chabaud, son père était Seigneur de Cabrières; nous nous inscrivons en faux contre ces suppositions. Nous tenons singulièrement à ce que Laure naquît chez nous, à Noves; il nous serait très pénible de perdre cette croyance. Ce fait est une gloire locale, à laquelle nous ne voulons pas renoncer.

Elle naquit en l'an 1308, le Seigneur Audibert de Noves était son père.

La maison natale de notre héroïne est encore visible, la porte d'entrée est surmontée de sculptures, rappelant plutôt le XVe siècle que le XIVe, à l'intérieur une modeste cour carrée dessert les diverses salles; à la hauteur du premier étage, un balcon de pierre orne l'une des faces.

Ce fut peut-être un château, sa somptuosité a disparu, il faut parer cette vieille habitation de souvenirs rétrospectifs afin de lui restituer sa beauté première.

En 1325, âgée de 17 ans, la jeune fille épousa Hugues de Sade, et vint habiter Avignon.

La biographie de Laure peut être discutable, Voltaire entre autres, conteste l'amour de Pétrarque pour une femme mère de onze enfants, il déclare que la flamme inextinguible du poète, brûlait pour une vierge.

Si réellement, la Laure de Pétrarque eût été une jeune fille, pourquoi eut-il tant souffert? Aucune loi n'eut interdit l'union de ces êtres s'aimant l'un et l'autre. Les larmes, les supplications du poète ne se concevraient plus, la résistance de la femme deviendrait incroyable, ridicule. Et l'œuvre de ce génie eut pris une autre directive.

Laure chaste et mystique amante, défend l'intégrité de sa vertu uniquement parce qu'elle est mariée, du moins, nous ne trouvons que cette raison logique.

Mme Juliette Adam, sous ce titre Païenne, a publié un roman extrêmement intéressant, se passant à Noves, et, les deux héros, de noble caractère, s'y identifient à Pétrarque et Laure.

L'autorité de cette femme écrivain de grande valeur prouve le bien-fondé de nos inébranlables convictions.

Nous n'insisterons pas sur des discussions jusqu'ici sans solution, et, nous conserverons intacte la foi dans l'histoire telle qu'on nous l'enseigna. Nos grand-mères, avant de nous répéter ces merveilleux contes, les avaient entendus de leurs ancêtres, et ceux-ci de leurs ascendants, c'est ainsi que nous rattachons le présent au passé du XIVe siècle, par ce moyen simple, qui peut, évidemment, n'être pas absolument sûr.

Si les détails manquent sur la vie de Laure (et d'ailleurs une enfant de 17 ans a-t-elle vécu?), la biographie de celui qui fut l'ermite de Vaucluse est extrêmement complète. Dans chacune de ses lettres à ses amis, aux rois, aux Papes, qui ont été conservées, on trouve le récit de son existence, presque au jour le jour (1).

Pétrarque a consigné dans les marges d'un Virgile manuscrit qui ne le quittait jamais, et duquel nous reparlerons, les sursauts de son moi intime ce livre est, en quelque sorte, le fidèle miroir de ses pensées, de son âme, de ses sensations. C'est dans ce Virgile que l'on peut

lire: — J'ai rencontré à Avignon une femme très belle, parée de toutes les vertus, comme de tous les charmes, je l'ai aimée, elle s'appelait Laure.

Là se bornent les renseignements: remarquons, toutefois, que Pétrarque ne dit pas: — J'ai rencontré une jeune fille, une vierge très belle, non une femme, et ceci confirme notre opinion.

(1) Quelques détails et citations sont empruntés aux Œuvres amoureuses de Pétrarque, classiques Garnier, mais nous ne partageons pas les opinions du chroniqueur.

Bien souvent, dans nos solitaires promenades, nous avons évoqué la silhouette de la jolie châtelaine, aux cheveux d'or bouclés, aux yeux profonds et rêveurs, vêtue ainsi que la Marguerite de Faust. Elle nous accompagne chaque fois où nous parcourons les ruelles étroites de la petite ville, ou sur la route conduisant au château du Devès, abritant dans ses murs vénérables, un Bénédictin moderne M. Mielly, dont l'Histoire de Noves est attendue par tous les Provençaux. Laure est là, dans un monde archaïque, de simplicité paisible, le XIIIe siècle y vit le troubadour Ricard chanter la Comtesse de Provence, dame de ses pensées, et toute cette musique exquise de la Nature et des choses, qui demeure immuable, grise aujourd'hui nos âmes, de la même ivresse salutaire et saine qu'elle dispensait aux poètes des générations précédentes.

LA RENAISSANCE ITALIENNE: PÉTRARQUE

Celui qui devait jouer un rôle unique sur le théâtre du monde, naquit à Arezzo pendant la nuit du 19 au 20 juillet de l'an 1304. Son père Petrarco, notaire, était, dans cette ville, exilé de Florence en même temps que Dante Alighieri, où ce dernier écrivit La Divine Comédie, devant, avec d'autres chefs-d'œuvre, lui assurer l'immortalité. Arezzo a vu naître également Mécène, dont le nom est honoré, ainsi que celui d'un bienfaiteur des arts, le poète libertin: Pierre l'Arétin, et d'autres célébrités, telles que Guy, l'inventeur des notes de musique, etc.

La majorité italienne d'alors était anarchiste. Nous ne pouvons mieux la définir qu'en employant ce terme. Les nobles, les intellectuels étaient proscrits. La religion était persécutée et, menacé dans ses états, le Pape Clément V transféra à Avignon le Saint-Siège, par prudence, en 1305.

Le futur génie fut nommé Francesco di Petrarco, François, fils de Petrarco, de ce dernier nom, on fit Petrarcha. L'enfance du grand homme se passe à Pise, et, à Livourne, un grammairien distingué Convenole da Prato est son professeur de rhétorique et de logique.

Nous devons souligner qu'en ce Moyen Age un peu barbare, l'Italie tenait haut le flambeau des arts et de la science; d'elle nous vint la lumière, avec cette Renaissance dont les bénéfices moraux furent répartis entre tout l'univers pensant.

En 1313, la famille de Pétrarque se composant de sa mère, son père et un frère plus jeune nommé Gérard, émigra en Avignon, où le Pape Clément V attirait à lui les dépossédés italiens.

Cette ville, sur la rive orientale du Rhône, protégée par la France, appartenait à Robert d'Anjou, comte de Provence, roi de Naples, souverain du Comtat Venaissin, dont la capitale n'était autre que ce Carpentras, non loin du Mont Ventoux, dédaigné aujourd'hui et qui avait au XIV^e siècle son importance, Pétrarque y poursuivit ses études et sut, à douze ans, tout ce qu'il était possible d'apprendre dans les écoles de ce temps-là.

En son âme fleurissait la divine poésie, il ne ressentait aucune vocation pour la jurisprudence, le droit, auxquels son père le destinait.

Enfant, une promenade familiale le conduisit à la Fontaine de Vaucluse, et il s'écria, dans un élan d'admiration: — Voici la retraite convenant à mon caractère, je la préférerais aux villes les plus brillantes. Sa prescience ne le trompait point, il devait réaliser plus tard le souhait ainsi exprimé, l'adolescent nous semble posséder déjà la raison, la sensibilité de l'homme qu'il deviendra.

L'intelligence surprenante, la précocité prodigieuse dont il était doué, incitèrent son père à passer outre ses goûts, en l'envoyant à l'Université de Montpellier, où les Facultés de Sciences, Médecine, Droit, subsistent encore de nos jours.

Le savant jurisconsulte Barthélemy d'Ossa y enseignait à cette époque. Son influence fut vaine sur l'esprit de Pétrarque, il n'avait d'application que pour les lettres, elles seules dispensaient à son cerveau, à son âme, leurs multiples charmes. Le langage de Cicéron, la poésie de Virgile créaient pour lui l'inépuisable source de l'enthousiasme, il goûtait une joie inégale et très pure à s'imprégner de leurs œuvres parfaites.

On l'envoya à Bologne. Cette Université, où professaient les lumières du Monde, n'eut pas pour lui plus d'attraits que celle de Montpellier, mais les monuments romains qu'il vit dans quelques villes d'Italie provoquèrent son admiration, affermirent son culte de la beauté antique.

Au cours de ses voyages, apprenant la mort de ses parents en Avignon, douloureusement touché il revint avec son frère Gérard dans la ville des Papes, leur situation de fortune étant médiocre, les biens de leur famille, à Florence demeurant confisqués, tous deux adoptèrent l'état ecclésiastique, auquel étaient conférés des privilèges nombreux, mais ceci sans avoir reçu les ordres. Il est nécessaire de marquer cette particularité. Au XIV^e siècle, la cléricature était choisie comme une profession par de jeunes hommes de la noblesse, peu fortunés, ils recevaient les bénéfices matériels qui y étaient attachés, mais il n'y avait là aucun sacerdoce, aucun vœu qu'on ne pût violer sous peine de sacrilège.

Pétrarque, en aimant, ne commit aucune faute, il eut pu, changeant sans formalités de profession, épouser l'objet de son amour, si Laure eût été libre.

En 1326, le Pape Jean XXII avait succédé à Clément V. Le séjour des Papes en Avignon, faisait de cette ville, non seulement une capitale de la chrétienté, mais encore, le lieu de rassemblement de ce que l'Univers civilisé contenait de hautes personnalités, princes, artistes, lettrés. Une abondance de richesse concentrée dans la petite ville, animait celle-ci d'une frénésie de luxe et de plaisirs.

Notre héros se laissa parfois entraîner par l'exemple, il possédait des avantages physiques dont il était fier, de toute sa personne émanait une étrange séduction, et la nature l'avait doté d'un tempérament fougoux, passionné.

Nous possédons des reproductions de gravures et de peintures, nous montrant le poète tantôt sous un aspect ascétique, le faisant ressembler à Dante, son précurseur, et tantôt avec un visage rond, gras, auquel, seuls les yeux graves, la bouche fine, donnent un intérêt.

Les réunions mondaines auxquelles il prend part, les erreurs qu'il commet, ne sont pour lui que d'insignifiantes distractions. Sa poésie d'alors, purement latine, est essentiellement bucolique, virgilienne. L'amour n'y a point conquis la place qu'il occupera bientôt en maître absolu, souverain, exigeant et cruel.

Un jour, le 6 avril 1327, lundi de la Semaine Sainte, en l'église Sainte-Claire-d'Avignon, il vit Laure, elle lui sembla le plus beau chef-d'œuvre que la nature puisse créer.

Afin de donner à notre récit plus de vérité, nous avons noté ici notre documentation personnelle.

Ayant cherché à Avignon cette église Sainte-Claire, dont le souvenir nous est précieux, nous avons constaté qu'il n'en restait rien, sauf quelques morceaux de fer forgé, recueillis par un ferronnier, M. Biret, dont le magasin se trouve sur l'emplacement même où elle s'élevait; la remise de l'Écu de France, rue de la Masse, et divers bâtiments touchant à la rue Hercule, sont également construits sur cette surface. Il y a là, pour nous, une déception, mais il faut songer que les guerres, et surtout la Révolution, ont été, depuis le XIV^e siècle, des éléments de dévastation.

Les notes laissées par Pétrarque sur les marges de son Virgile, confident muet et discret, nous montrent Laure telle une fée, une déesse, princesse de légende, elle joue du luth, elle chante, chacun de ses gestes est un peu d'art; l'expression d'une sévérité hautaine répandue sur ses traits est plutôt tristesse que dédain, tout en elle est beauté, bonté, indulgence, grâce, vertu, harmonie et rythme.

Dans les poèmes que cette belle inspire à son tendre soupire, on trouve d'elle le plus flatteur des portraits. Nous en transcrivons quelques fragments, quoique, dans les meilleures des traductions, l'admirable sonorité du langage des dieux soit amoindrie.

— En quelle partie des cieux trouva la Nature ce beau modèle?

— De quel original a-t-elle copié les traits de ce visage dans lequel elle a fait paraître ici-bas sa plus grande puissance et tous les plus riches trésors de là-haut?

— C'est en vain qu'on croit une beauté divine quand on n'a pas vu cette belle, qu'on n'a pas admiré la lumière de ses beaux yeux, et la tendresse et la douceur, avec lesquelles elle les tourne. etc...

Laure exerce sur le poète une véritable fascination, des historiens à l'esprit chagrin vont jusqu'à douter de sa beauté réelle. Qu'importe, elle est aimée, chacun sait que l'amour a pour mission d'attacher un bandeau sur les yeux des amants, à travers lequel passent les rayons magiques transformant en êtres admirables ceux qui sont ainsi regardés. D'ailleurs, cette idylle douloureuse pourrait apporter des lumières sur un point particulier de la psychologie amoureuse, l'amour apparaît là d'essence divine, il serait injuste de poser ici les mêmes conclusions que dans la généralité des cas.

Pétrarque, désormais, aura pour objectif principal sa passion, phare lumineux dont les nuages peuvent obscurcir le flamboiement, mais dont aucune tempête ne l'éloignera.

Laure a alors 19 ans, mariée depuis deux ans, elle place le devoir conjugal plus haut que le bonheur coupable, elle ne s'abandonnera jamais quoique le caractère de son époux rende sa vie peu agréable. Elle aura, contre toute chute possible, le bouclier de sa maternité féconde, onze enfants, dont neuf vécurent.

À côté des précisions historiques, la vie des amants chastes et romantiques nous séduit à la manière d'un roman spiritualiste, écrit à la louange de l'amour noble sans défaillance, sans réalisations.

Laure nous apparaît donc, non seulement ainsi qu'une honnête femme, fidèle à ses serments, consciente de son honneur, le défendant contre toutes tentations, contre le sentiment même qu'elle éprouve, mais, en réalité comme le modèle, le type de la vertu conjugale, et des vertus chrétiennes.

Elle est aussi le type de la femme incomprise, puisque, vivant dans une atmosphère de sacrifice journalier, faisant à son idéal de perpétuelles concessions, elle n'obtient d'autre récompense que celle de garder une conscience pure, nous songeons que ceci est une forme abstraite du bonheur, apprécié uniquement, par les âmes supérieures, planant au-dessus des turpitudes, des contingences humaines.

Cette fille de Provence était très belle, mais, avant tout, elle possédait le charme, sans lequel la beauté n'est rien, ne peut s'irradier. Pétrarque la vit donc et fut séduit, il l'entendit, et alors seulement il l'adora, elle possédait la voix la plus exquise qui fut. Parlant ou chantant, elle enivrait ses auditeurs. L'illustre italien était aussi, probablement, un musicien né, et quelle musique est plus harmonieuse, plus suave, plus troublante, plus agissante, qu'une voix bien timbrée, dont la caresse enveloppe, ensorcelle irrésistiblement. Musique naturelle plus vivante, plus expressive que toute autre, musique humaine, compréhensible pour tous.

Aimant Laure, sans condition, et sans autre espoir que celui d'un amour platonique, mystique, Pétrarque s'efforça de grandir sans cesse, d'acquiescer une gloire illimitée, de s'imposer immanquablement à l'attention de sa bien-aimée.

Jusque-là, ses poèmes étaient écrits en langue latine pure, c'était exclusivement un langage littéraire, inaccessible à ceux ne possédant pas une instruction étendue.

Les femmes, même dans la bonne société, n'entendaient plus le latin, qui avait été le langage ordinaire. Pétrarque amoureux, souhaitant que Laure put lire les vers qu'il lui adressait, asservit à son talent une langue plus facile, de laquelle il bannit rigoureusement toute trace de vulgarité et de barbarie, et perfectionna le langage en usage, en créant un dérivé, sorte d'italien latinisé, suivant en cela l'exemple de Dante.

Les études préférées de Pétrarque étaient l'histoire, l'art poétique et principalement la philosophie, à laquelle nous ajouterons la théologie.

Parmi les divers systèmes, la philosophie morale sut requérir la plus large part de ses réflexions, de ses travaux.

Cette science profonde austère et complexe, ne fut pas toujours mise en pratique par le Philosophe, des désirs impérieux, tyrannisaient sa jeunesse, des appétits sensuels s'imposaient, il y a chez lui une remarquable dissociation, désagrégation, entre les éléments physiologiques, et la Pensée pure, entre la bête et l'Ange, l'une demeure absolument étrangère à l'autre, la vie matérialiste, sensorielle est entièrement séparée de la vie d'âme essentiellement spiritualiste.

Les conceptions de ce génial écrivain et poète ouvrent des horizons nouveaux, elles ne procèdent pas des méthodes existantes; à la base de son œuvre, nous trouvons une entière liberté de pensée. Le raisonnement, ou plutôt la raison, jettent en son âme le germe du doute, contre lequel il ne cesse de lutter, mais, qui l'entraîne vers des spéculations étrangères à la scolastique.

Sa poésie, d'une admirable simplicité, d'un lyrisme très pur, d'une forme impeccable, est inspirée par un amour unique, sentiment honnête, généreux, voilé de tristesse, mais susceptible de suggérer à cette âme les plus hautes pensées, les élans les plus éperdus, à cette volonté, les plus louables actions. Il trouve des expressions d'une intense vérité et parvient à émouvoir avec un langage plein de grandeur, cherchant à arracher à l'Infini ses secrets les plus mystérieux, les plus troublants.

Pétrarque fut jugé sévèrement par les historiens français. La raison est qu'il poursuivit avec acharnement, ainsi que nous le constaterons au cours de cette évocation, le rétablissement du Saint Siège à Rome. Avignon connut au XIV^e siècle une prospérité inouïe, sous le Gouvernement pontifical, Pétrarque eût voulu que les Papes se trouvent là en exil et réservent pour la Ville Eternelle la joie de vivre qu'ils créaient autour d'eux, par le luxe de leur cour. Il pécha donc par patriotisme dans ses critiques exagérées et se montra injuste autant qu'intolérant. Si l'intolérance est pour tous un travers, pour un philosophe, un esprit supérieur, elle confine à une faute grave, et devient paradoxale...

Au cours d'un de ses nombreux déplacements, car sa turbulence est extrême, Pétrarque rencontra Jacques Colonna, évêque de Lombès, fils d'Etienne Colonna, chef de parti à Rome. Une forte et noble amitié unit ces deux hommes, les lia l'un à l'autre, non seulement par la sentiment et l'estime éprouvés, mais par des actes. C'est alors la phase la plus heureuse sinon la plus importante de sa vie, où son talent d'écrivain atteint la plénitude, et nous pouvons dire que bien peu, à quelle époque que ce soit, l'ont surpassé.

Souffrant toujours de l'impossibilité de voir Laure, autant qu'il l'eût désiré, et cette amante gardant clos le jardin de son cœur, le poète subissait la plaidoirie de son sentiment, s'adressant à lui-même de graves reproches, prenant le parti de s'éloigner de la bien-aimée, c'est ainsi qu'il parcourut avec Jacques Colonna toute la contrée méridionale, visitant Narbonne, une capitale des Gaules, où l'on pouvait admirer maints souvenirs de la grandeur romaine. Il traversa également Toulouse, où les jeux floraux étaient institués depuis six ans.

Nous ne pouvons nous défendre, en parlant de Laure de Noves et de Pétrarque, d'évoquer le souvenir de Clémence Isaure, qu'honorent les Toulousains. Cette reine de la littérature devait, selon nous, vivre au XIV^e siècle, en même temps que Laure, et non à l'époque romaine; d'ailleurs, des statues, des lithographies, nous la montrent vêtue à peu près ainsi que la Muso de Noves dans un costume à la mode à la fin du Moyen Age, aube de la Renaissance Italienne.

Dans ses vers, Pétrarque retraçait toutes les puérités de son amour et le nom de Laure fut par lui, assimilé au laurier, un bel arbre provençal au parfum amer, au feuillage persistant auquel il voua une sorte de culte superstitieux. Arbre glorieux d'ailleurs, puisqu'il est dédié à Apollon, et dont le feuillage devait plus tard couronner le front du poète souvent affligé, jamais désespéré.

Hugues de Sade, le mari de Laure, étant fort jaloux, cette pauvre femme évitait toute occasion de heurts. Pendant des semaines, elle ne quittait sa maison, s'occupant de l'éducation de ses enfants, méditant en son oratoire sur la possibilité de concilier sa tendresse pour Pétrarque et son devoir d'épouse qu'elle jugeait infrangible. L'amour d'un homme supérieur à tous ceux qu'elle voyait, nattait son orgueil, la renommée mondiale de l'écrivain lui était un hommage auquel peut-être elle se montrait plus sensible qu'à la passion qu'il lui manifestait.

Personnellement, nous jugeons que le plus épris des deux fut Pétrarque, Laure accorda, selon nous, son attention, son amitié beaucoup plus au poète qu'à l'amoureux. Et ceci est encore une raison qui lui permit, en dépit de tout, de demeurer vertueuse.

Ses absences calmant les susceptibilités de M. de Sade, il partit pour Paris, visita ensuite les Flandres, la Germanie et, au retour, s'arrêta longuement à Lion, le Rhône lui sembla, en quelque sorte, un trait d'union entre lui et sa belle; là, il composa ce que nous appellerons le premier poème sur le fleuve que F. Mistral devait, plus tard, poète latin lui aussi, illustrer magistralement.

Pétrarque, sauf par les latinistes et les italiens, étant rarement lu, il est indispensable de mêler quelques fragments de ses sonnets à notre étude, afin d'établir l'harmonie nécessaire pour pénétrer le caractère, la pensée aristocratique de l'admirable poète.

Voici donc quelques extraits de ce poème du Rhône, sur lequel il s'était embarqué pour retrouver son idole et le décor de sa misère.

— Fleuve rapide qui tire ton nom de la violence dont tu ronges ton rivage, au sortir des montagnes des Alpes, tu descends nuit et jour avec moi, là où la nature seule te mène et où mon amour te conduit. Prends donc le devant, plus heureux mille fois que moi de n'être obligé à retarder ta course, ni par la lassitude, ni par le sommeil, et avant que de payer le tribut de tes eaux à la mer arrête-toi où les prés sont plus verts et l'air plus serein.

— Hâte-toi d'aller baiser les pieds et les belles mains de Laure, dis-lui, en ton langage, que mon cœur ne saurait suivre l'ardeur et la vitesse de mes désirs, etc...

Constatons, dès maintenant, le symbolisme et l'allégorie sans cesse en présence dans l'œuvre du génial écrivain, ce symbolisme le rapproche des siècles futurs et l'allégorisme demeure conforme à la littérature médiévale, mais chez le raffiné d'esprit et de sentiments qu'est Pétrarque, on observe une sensibilité que ne connut pas le Moyen Age.

Il est aussi un grand lyrique plaçant la beauté des paysages, des fleuves, sur un plan idéal, entrevoyant partout dans la nature à laquelle le rattachent mille liens secrets, une forme suprême de la vie.

C'est en 1333 qu'il réalise le désir de son enfance et vient s'établir à la Fontaine de Vaucluse. L'isolement, le calme de ce lieu pittoresque, un peu aride et sauvage, semblent devoir adoucir sa peine. C'est dans le silence du décor de rochers et de sources qu'il recueille les bienfaits de l'apaisement. Ne trouvant pas toujours dans la philosophie abstraite les consolations désirables, plus que jamais il les demande à la poésie, exhalant sa souffrance, dans des vers mélancoliques, pleurant sans cesse son amour éperdu autant qu'impossible, mettant dans ces sonnets, l'infini de ses rêves et de ses tourments.

— Arrêtons-nous, dit-il, Amour à considérer celle qui fait toute notre gloire et dont le mérite est quelque chose d'élevé au-dessus de la nature. L'air pur où elle passe brille autour d'elle du feu qu'elle y allume et le ciel semble se réjouir de la sérénité que lui procurent ses beaux yeux.

Que celles qui ont été les plus estimées dans les siècles passés et les pays étrangers ne se présentent pas ici pour lui disputer le rang, ni celle dont la beauté fut si dangereuse à la Grèce (Pétrarque parle d'Hélène) et si fatale à la ville de Troie; ni la belle Romaine (Lucrece, femme de Collatin) qui perça d'un coup de poignard sa poitrine pour donner les marques de sa chasteté et de sa colère; ni Polixène, Hypsipyle ou Argie.

Et plus loin:

— Je ne vois point de lieu d'assurance contre l'amour et je crains que les tourments qu'il me fait souffrir pour les beaux yeux de Laure ne terminent bientôt les jours que je lui ai consacrés.

Le feu de ces beaux yeux jette une lumière qui m'éblouit, j'ai beau m'éloigner j'en trouve partout des étincelles. L'Amour se sert de cet adorable objet pour me tenir enchaîné et faire de moi ce qu'il lui plaît.

Et si vous me forcez à parler de Vaucluse,
Mon cœur tout seul en parlera.
Je laisserai conter de sa source inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, son retour et la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon âme enflammée;
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée
Et Pétrarque victorieux.
Il serait doux d'aimer si l'on trouvait encore
Un cœur comme le cœur de cet illustre amant.

Extrait d'un poème sur Vaucluse, dû au talent de Mme Antoinette Deshoulières, écrivain et poète du XVII^e siècle.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Le lieu de prédilection de Pétrarque est aujourd'hui bien déshonoré par des fabriques de papier, s'échelonnant au long de la Sorgue, masquant le paysage où il aimait à reposer ses yeux, puisant en cette contemplation la sérénité que peut donner la vue d'un beau spectacle de nature, poétique à souhait. Laure venait parfois se promener avec ses amies sur les bords ombreux de la Sorgue, elle se baignait dans le ruisseau que forment les eaux en descendant de la Fontaine et Pétrarque un jour la vit dans le plus simple appareil, sans le vouloir. L'histoire raconte qu'elle lui garda rancune d'une curiosité blessant sa pudeur, cependant ses maternités nombreuses n'ayant point diminué sa perfection plastique, nous pensons que, si honnête fut-elle, elle pardonna au hasard la circonstance permettant à Pétrarque la vision de son corps de déesse grecque. Il y a dans toute femme un besoin d'admiration et de conquête. Vous décrire la Fontaine de Vaucluse alors que tant de changements, témoins mal placés de notre activité industrielle, en ont irrémédiablement compromis la beauté, serait oiseux, nous laisserons Pétrarque la chanter; au XIV^e siècle, ce pays de délices ressemblait peu à ce qu'il est aujourd'hui. Les exigences du modernisme sont synonyme parfois de vandalisme; et nous trouvons dans les transformations actuelles une négation de la beauté, une incompréhension de la splendeur des choses, un mépris, ou tout au moins une indifférence à l'égard des souvenirs que rien n'autorise à oublier, à amoindrir.

A ce propos, nous rappelons que l'éminent historien humaniste, M. Pierre de Nolhac, poète distingué, directeur du Musée de Versailles, et M. Maurice Mignon, chargé de mission diplomatique à Rome, et professeur de lettres à l'Université d'Aix-en-Provence, ont pris l'initiative de la constitution d'un Musée dans la construction s'élevant à l'emplacement qu'occupait la maison de Pétrarque, sur les bords de la Sorgue, à Vaucluse. Il nous est possible d'espérer que, dès maintenant, le vandalisme dans cette région, sera endigué, sinon réparé.

Est-il besoin de mentionner que M. Pierre de Nolhac, Académicien, fut membre de l'école de Rome. Il eut la joie de découvrir à la bibliothèque vaticane le Canzoniere, autographe de Pétrarque. Dans son œuvre, nombreuse autant que remarquable, s'accordant à notre sujet, nous trouvons *Les études grecques de Pétrarque* publiées en 1888 et *Pétrarque et l'Humanisme*, 1892, etc...

Rapportant tout à son idole, Pétrarque s'écrie:

— Heureuses et charmantes choses, herbes fortunées, que ma maîtresse a coutume de presser de ses pas, jolis arbrisseaux, jeunes et verdoyantes feuilles, pâles et amoureuses violettes, forêts ombreuses qui êtes éclairées par un soleil dont les rayons vous embellissent et vous rendent orgueilleuses, et vous, aimable contrée, pure et transparente rivière, qui avez le privilège de refléter son beau visage, et ses yeux brillants, dont la lumière donne des qualités singulières, ah! combien je porte envie à tous les avantages dont elle vous fait jouir. Du moins, faites en sorte que chez vous, il n'y ait pas un seul rocher qui ne s'attendrisse et brûle pour elle à mon exemple.

Vallons fleuris, ombrages toujours verts, que votre bonheur est extrême, puisque vous voyez si souvent l'incomparable Laure, et qu'elle vous choisit pour les confidents de sa pensée...

La nature éternelle, si féconde, façonnait, sculptait, jointe à l'amour, l'âme du poète unique, qui savait si bien la comprendre, la définir. Son œuvre garde le reflet de tant d'éblouissante lumière, et l'écho des voix harmonieuses entendues.

Lorsqu'on arrive sur la place de Vaucluse, un chemin doré et pierreux nous invite à l'ascension.

Sur la droite, couronnant le sommet des rocs abrupts, surgit " ce que l'on appelle le Château de Pétrarque et Laure, murs en ruines, magnifique silhouette se profilant sur l'immense voûte bleue du ciel, et parfois étincelant, lorsque des rayons de soleil s'accrochent à ses arêtes.

Pourquoi a-t-on cimenté avec le temps une semblable erreur? Ce château ne fut pas la demeure de notre poète. Il appartenait à son ami l'Evêque de Cavaillon, devenu plus tard Cardinal " Philippe de Cabassolle. Pétrarque séjourna là souvent, mais sa maison, moins somptueuse, entourée d'un jardin, était sur l'autre versant du rocher, on y accédait au moyen d'un tunnel, que l'on remarque encore aujourd'hui, et qui aurait été percé par les Romains; à mi-chemin de la montée se trouve un lac, miroir d'eau parfois moiré, un bateau automobile (quel anachronisme), appelé La Belle-Laure, conduit les touristes curieux d'en faire le tour.

A l'extrémité du chemin, bordant la Sorgue, un bloc rocheux gigantesque, très élevé, barrant la route et joignant les deux rives, nous arrête; à sa base se trouve une sorte de puits. Lorsque les eaux sont basses, on peut visiter les excavations creusées tout autour. En été, cette exploration du gouffre est

facile, en hiver aussi. Mais en avril, les eaux montent, et forment de fougueuses cascades, des torrents ruisselants, s'élevant jusqu'au dessus d'un figuier centenaire vivant dans les pierres.

Ces cascades, ces chutes, sont merveilleusement belles, endiguées dans le lit profond de la rivière dont les eaux serpentent de tous côtés, alimentant les usines de papier, et de tapis.

Phébus darde ses flèches d'or et de feu, la lumière bleuit la Sorgue, embrase les rochers, l'eau rapide écume ou scintille, et, tout autour, une haie de verdure épaisse cache par intervalles tout le reste, on entend le fracas du torrent, sans rien apercevoir que la forêt nuancée des arbres et arbrisseaux enchevêtrés, tandis que monte dans l'air lourd, l'arôme grisant des herbes odorantes, brûlées par le rouge soleil d'été.

Nous voici en plein symbolisme allégorique cher au grand cœur tourmenté, jadis habitant de ces lieux. Le tumulte des chutes d'eau et le calme silence des jardins, l'aridité des rochers et la fécondité de la vallée dont la terre est riche, enfin, au-dessous du ciel radieux auquel on aspire, le gouffre se creusant tout-à-coup sous les pas, dans lequel on tombe inconsciemment parfois avant de l'avoir aperçu, symbolisent, synthétisent les contrastes de la lumière et des ombres de la vie; nos clairs espoirs chimériques, et la noire réalité, nos désirs très hauts, et nos actes vulgaires, répréhensibles, desquels on peut dans une certaine mesure rendre responsable l'inconnu, la fatalité, l'inexplicable, et la faiblesse humaine procédant du péché originel.

Nous laisserons les rêves s'étendre sur la vallée de la Sorgue, inspirant à Pétrarque ses chants sublimes, et nous passerons à la seconde partie de notre étude.

ORIGINES DU PALAIS DES PAPES

En 1305, alors que les Guelfes et les Gibelins se disputaient le pouvoir en Italie, Bertrand de Got, devenu Pape sous le nom de Clément V, avait donc choisi pour résidence Avignon, appartenant à Robert d'Anjou, roi de Naples. Ensuite, le Cardinal Jacques Devèze, ayant reçu la tiare pontificale à Lyon, régna sous le nom de Jean XXII, dans le palais épiscopal, ne voyant dans cette résidence avignonnaise qu'un état provisoire. Mais, devant l'impossibilité du retour dans une Rome troublée et dévastée par des guerres intestines, ce Pape fit commencer, en 1334, le Palais, prenant pour architecte Pierre Poisson. Il mourut peu après, remplacé par Benoît XII.

Cet édifice, massif, de proportions majestueuses, semblant construit sur d'impérissables bases, servait à la défense militaire, en même temps qu'à l'habitation des Papes et Cardinaux, il représente une enceinte fortifiée contre laquelle, au long des siècles, furent livrées maintes batailles. Dès le XIII^e siècle qui avait été une époque de fermentation intellectuelle, en laquelle des transformations de tous ordres s'aperçoivent à travers l'art médiéval, on constate la construction des premières voûtes gothiques. Au XIV^e siècle, époque grandiose des bâtisseurs de cathédrales, il était donc indiqué que ce style soit adopté. Nous voyons notamment dans la salle du Conclave, le plus bel exemple qu'on puisse admirer de ces voûtes se succédant fort nombreuses, dans une perspective profonde, lointaine comme le passé, et s'imposant au présent.

Ce palais, situé sur le rocher des Doms est un des beaux monuments de France, une de nos gloires architecturales et historiques.

En 1342, Clément VI, successeur de Benoît XII, continua l'œuvre, faisant bâtir par Jean de Loubières, la tour de la garde-robe, qui est une des plus curieuses, ayant servi de salle vestimentaire, ainsi que l'indique son nom; une chapelle, la salle des grandes audiences et la façade avec la porte d'entrée actuelle au-dessus de laquelle se voient encore ses armes. Innocent VI ajouta la Tour Saint-Laurent, Urbain V avait fait élever un bâtiment, duquel il ne reste rien.

Jusqu'en septembre 1376, Avignon fut le refuge des Papes, après le rétablissement du Saint Siège à Rome, la ville fut gouvernée par un légat, elle appartint en outre à Louis XIV et à Louis XV, qui la rendit à la cour romaine en 1774. La réunion d'Avignon à la France fut proclamée en 1790; en 1791, le Palais devenait définitivement notre bien national, en 1794, un décret ordonna la destruction de cet ouvrage magnifique, heureusement le crime ne fut pas accompli, néanmoins des incendies en anéantirent une partie. Plus tard la ville d'Avignon étant devenue propriétaire de cette construction, une chose inconcevable se produisit, dans ce Palais on fit des casernes, on construisit des planchers et des plafonds afin de diviser en deux la hauteur des étages, on recouvrit de plâtre les peintures et fresques murales, dues au talent des peintres italiens, enfin ce monument admirable connut toutes les profanations et déprédations. A côté, sur ce même rocher des Doms, se trouve l'église métropolitaine, Notre-Dame des Doms, impossible à classer dans aucun style, les restaurations nombreuses qu'elle a subies en ayant transformé complètement l'architecture.

A la fin de l'Empire, M. le docteur Paul Pamard, maire d'Avignon, et dont les fils et petits-fils, sont dans l'ancienne capitale de la chrétienté, d'éminents médecins et chirurgiens, résolut d'ordonner la réparation du Palais. La guerre de 1870 anéantit ce beau projet.

En 1900, M. Pourquery de Boisserin maire à son tour, favorisa l'évacuation du Palais, en faisant construire une caserne, dans laquelle la garnison put se loger.

Les sept tours qui se dressent, entourées de verdure, forment un ensemble imposant, que la pureté du ciel méridional, la blondeur chaude de l'atmosphère rendent plus admirable encore. Ce Palais attestant une force pleine d'art, s'harmonise avec la ceinture des remparts de la vieille cité Vauclusienne, si riche de mystère et de légendes.

En 1914, la légion garibaldienne fut logée là, et en 1918, on y transporta le dépôt des Banques de Paris.

Ces dernières années, le Palais des Papes classé comme monument historique, est restauré dans une certaine mesure, les fresques des murs apparaissent par endroits, des portraits, des reproductions de tombeaux de ses anciens occupants y sont exposés, on le rend à sa véritable destination qui est un Musée national, il abrite actuellement une remarquable collection de tapisseries des Gobelins et de la Savonnerie. Les travaux se poursuivent activement sous la direction éclairée de M. Nodet, architecte, aidé par maints archéologues et secondé par le conservateur du Palais, M. le docteur Colombe. Chaque jour, sous la conduite d'un guide loquace et expérimenté, une foule de visiteurs parcourt la vaste enceinte et s'émerveille.

On imagine dans ce décor somptueux, un jour d'allégresse, quelque splendide cérémonie liturgique. Le Pape, sous un dais doré, couronné de sa mitre, tenant en mains la crosse, souvenir des apôtres errants, emblème du pouvoir et du conducteur d'âmes, un ample et somptueux manteau aux épaules, dont les prêtres soutiennent la traîne; le tintement des cloches, des clochettes et l'interminable théorie des cardinaux, des desservants, des soldats du Christ, portant d'étincelantes bannières ou des cierges aux vives lueurs, revêtus de chasubles ou de surplis et psalmodiant des chants religieux. Les accents rythmés s'élèvent sous les voûtes, emplissent les salles, percent les murailles épaisses; on imagine, de la procession le défilé impressionnant, interminable, le fastueux cérémonial dans les chemins de ronde, sous l'éblouissant soleil de Provence et le peuple en ses habits de fête admis à ce spectacle inouï, se prosternant devant les chefs de l'Eglise et se redressant superbe, lorsque l'ostensoir mystique a passé, proclamant sa joie, sa foi dans un élan de sublime enthousiasme. D'autres que nous n'ont-ils pas eu cette hallucination en se promenant dans ces lieux augustes où flotte une double atmosphère de recueillement, d'ardeur à vivre et à combattre?

Après cet intermède chronologique, nous revenons à Pétrarque pour ne le plus quitter, son amour pour Laure s'est accru, cette honnête femme, pourtant coquette, sait ménager avec adresse des alternatives d'indifférence et d'amabilité. Nous remarquons dans le sentiment du poète philosophe, plusieurs états. D'abord, l'éblouissement; la beauté le charme de Laure opèrent, le séduisent, et cet amour emplissant son cœur, n'apporte que joie pure, le second état est celui des désirs irrités, de l'angoisse, des hésitations, du trouble, du besoin de n'être pas séparé de Laure, de la souffrance de la savoir pour toujours liée à un autre; la sensualité se mêle à la tendresse platonique. Le troisième état est celui du remords, l'âme inquiète de Pétrarque lui reproche d'aimer trop humainement et, quittant le réalisme, il prend la résolution de s'élancer plus haut que jamais, dans les sphères éthérées d'un sentiment exclusivement spirituel et mystique.

Nous ne devons pas oublier qu'à côté du poète sentimental et passionné, se trouve le rhétoricien, philosophe austère, ayant établi pour ceux qui le connurent et l'aimèrent des principes, des méthodes, des guides.

La fierté de son caractère lui suggère de salutaires réactions. Il songe à l'éternité, devant une passion terrestre, temporelle donc passagère, et qu'il doit être possible de vaincre, tout en en conservant dans son cœur le germe, la douceur.

Sa philosophie morale lui est alors d'un profond secours, il retourne à l'abstraction, se laisse envelopper par elle, la hantise voluptueuse de l'amour complet, fait place à l'attrance d'une vérité plus haute et plus durable.

Afin de ne point se heurter à la tentation constante, fuyant le supplice de Tantale il s'éloigne, retournant en Italie, faisant des comparaisons à la louange de sa patrie, la trouvant plus belle, plus évoluée qu'aucune autre. Mais la grâce des plaines toscanes, la beauté du ciel, le charme vivifiant des vieilles cités ne le retiennent pas, Vaucluse est un irrésistible aimant, il s'y réfugie, mêlant à ses méditations la pensée de Laure, demandant à sa tendresse sans solution l'inspiration poétique, l'oubli du poids de la vie quotidienne décevante, le désir se dompte, son sentiment s'épure, se cristallise, perd de son âpreté, se convertit en une rêverie doucement nostalgique, non exempte d'amertume.

— Echappé des pièges de l'amour, dit-il, je tends des filets aux poissons, je n'entends plus que le mugissement des taureaux, que le bêlement des agneaux.

Dans cette retraite claire, virgilienne, où il éprouve une béatitude réelle, et toute la résignation du sacrifice consenti il entrevoit d'autres raisons d'aimer Laure, mais aussi de démontrer à ses semblables l'inanité de leurs plaisirs éphémères et coupables, qu'il a jadis partagés.

C'est ainsi qu'il s'approche de l'Infini, que son repentir cherche désormais sans cesse, dans un horizon sans limites, son esprit ayant distendu les chaînes du matérialisme, dans lequel il se sentait emprisonné, comme dans une armure, enfin brisée.

— Rien de si agréable que mes jardins, écrivait-il à cette époque. Je suis indigné qu'il y ait quelque chose de semblable en dehors de l'Italie.

Son patriotisme s'ornait d'une naïve injustice. Depuis Pétrarque, des écrivains et des touristes ont souvent comparé la Provence à l'Italie, soit parce que les souvenirs romains persistent, soit parce que la nature revêt chez nous la même séduction et que le ciel nous dispense la même éblouissante lumière.

L'âme si sensible de Pétrarque goûtait intensément les charmes agrestes de Vaucluse, qui possédait le privilège de le remettre en état de grâce.

Au sommet des rochers, il découvrait en lui-même un monde, sans cesse renouvelé, sans cesse plus étendu, le recueillement faisait surgir devant le penseur un nouvel univers à conquérir, loin des ivresses humaines.

Son amour meurtri trouvait là un viatique, sa tristesse généreuse se répandait comme une source purifiée, en bonté à l'égard de ses semblables.

En dépit de la sage évolution, Laure étant toujours l'âme de son âme, c'est alors qu'il composa des vers les plus délicats, les plus inspirés, trois poèmes sur ses Yeux.

La quintessence de sa tendresse, de son admiration s'évapore en ces poésies exquises. Les Italiens les appellent les trois sœurs, les trois grâces, les divines.

En voici une traduction due à M. de Sade.

A la louange des beaux yeux de Laure

Les beaux yeux qui m'ont si bien percé le cœur, qu'il n'y a qu'eux-mêmes qui me puissent guérir, et non pas aucun remède; ni aucun art magique,

M'ont tellement ôté la pensée d'en aimer d'autres, que la seule réflexion que je fais à leur douceur est capable d'adoucir toutes les peines que j'endure; et si je semble en dire trop, pardonnez à ma langue si elle suit en cela le sentiment de mon cœur.

Ce sont ces beaux yeux qui font que l'amour est si fort et si assuré de ses coups, en tous lieux, et particulièrement contre moi-même.

C'est le feu de ces beaux yeux, dont les étincelles sont toujours allumées dans mon cœur, qui fait que je ne me lasse jamais de parler d'eux.

Le poète semble concentrer son admiration pour la beauté de Laure dans les yeux de celle-ci, aucun sonnet ne s'achève sans qu'il leur rende hommage. Et voici le fragment d'une autre chanson des yeux:

Beaux yeux où l'amour a établi son empire, c'est à vous que je m'adresse. Ma muse est faible et indolente; mais le sujet que je traite l'échauffe et l'aiguillonne. Vous prêtez à ceux qui parlent de vous les ailes de l'amour, qui les élèvent au-dessus de tout ce qui est terrestre et grossier. Porté sur ces ailes, j'oserai dire des choses que j'ai tenues longtemps secrètes au fond de mon cœur.

Mes louanges ne sont pas dignes de vous, je le sais; mais, depuis que j'ai vu vos charmes, je ne puis résister au désir qui me presse de les chanter, quoique la pensée même ne puisse y atteindre. Aimable cause de l'état cruel où je suis, il n'y a que vous qui m'entendiez. Quand j'ose porter un regard téméraire sur vos rayons divins, je crains que cette audace n'excite votre indignation. Si cette crainte ne tempérerait pas l'ardeur qui me dévore, je serai bientôt consumé...

Et plus loin, dans ce même morceau traduit par M. l'abbé de Sade, nous trouvons encore:

Non, les plus grands biens que la fortune et l'amour puissent accorder à leurs favoris les plus chers ne sont rien en comparaison d'un mouvement de ses yeux. Prunelles brillantes, angéliques, sources de tous nos plaisirs, vous faites descendre dans mon cœur je ne sais quoi qui en chasse tout ce qui y était. Il n'y reste plus que Laure et l'amour.

Ah! si je pouvais à mon aise voir ces yeux toutes les fois que j'en ai besoin! Mais il faut user de ruse et voler souvent ce qu'on ne veut pas me donner. Pourquoi est-on si avare d'un bien dont je ne puis me rassasier? Les effets que ces yeux font sur moi ne sauraient se définir. Leur rire amoureux répand dans mon âme une joie pure, semblable à celle des bienheureux dans le ciel.

*Quel bonheur égalerait le mien, si je pouvais voir de près, pendant un jour, le mouvement que l'amour leur donne: mais il faudrait, pour rendre ce bonheur complet, que les battements de mes prunelles ne fussent pas trop fréquents et que la sphère du ciel restât immobile.
Hélas! pourquoi me repâitre de chimères et désirer des choses que je ne puis même pas espérer! etc.*

Est-ce là ce que Pétrarque amoureux a écrit de plus tendre, de plus laudatif pour sa bien-aimée Laure? Les Italiens du XIV^e siècle semblaient le croire. Cependant, nous pourrions citer trois cents sonnets, cinquante canzoni et de nombreux poèmes inspirés par la fille d'Audibert de Noves.

Nous éprouvons une vive contrariété à ne pouvoir donner des traductions en vers, mais elles seraient peut-être moins fidèles encore (1).

S'amor non è, ch'è dunque ch'i sento? Si ce n'est pas de l'amour, qu'est-ce donc que je ressens, s'interroge-t-il parfois? et, ce lui est une occasion d'examiner profondément son cœur, et ses sensations.

Si ce n'est pas de l'amour, comment donc appeler ce que je sens? Si c'est l'amour, ô dieu, que je sache ce que c'est! Si c'est une bonne chose, d'où vient qu'il cause de si mortelles douleurs? Si c'en est une mauvaise, d'où vient qu'on trouve tant de douceur parmi ses tourments?

(1) Ces extraits sont empruntés aux sonnets Triomphes (clas. Garnier).

Si l'on prend plaisir à brûler de ses flammes, pourquoi répandre des larmes et jeter des soupirs? Si l'on souffre contre son gré à quoi servent ces mêmes larmes? Doux martyre, aimable blessure, comment avez-vous tant de pouvoir sur moi contre mon consentement?

Mais si je vous donne une libre entrée dans mon âme, c'est à tort que je me plains. Je me trouve au milieu de la mer dans un vaisseau fragile, ayant les vents contraires, sans gouvernail et sans expérience. Je ne sais pas moi-même ce que je veux, ni à quoi me résoudre; je tremble au milieu de l'été et je suis de feu en hiver.

Plus loin, il continue son soliloque versifiant pour lui-même, sa propre obsession et, Narra la sua Miseria la quale afferma procedare de Laura. Il narre sa misère, qu'il affirme ne venir que de Laure, et termine ce sonnet par la déclaration suivante: — La douleur me fait vivre, ma joie naît de mes pleurs; la vie et la mort me déplaisent également, c'est pour vous seule que j'éprouve des mouvements si contraires.

Depuis Pétrarque rien n'est changé, ceux qui aiment sans espérance éprouvent de semblables angoisses, et vivent en portant en leur âme une multitude de sentiments contradictoires.

Parfois le poète exprime la douceur de son émerveillement d'aimer Laure, et s'extasie: De quels anges tient-elle sa belle voix qui par ses enchantements me trouble et me consume? Quel soleil peut être le père de cette brillante lumière, qui sort de ses yeux, et qui me cause la vie ou le trépas?

La gloire et la douleur s'amalgament dans la vie de Pétrarque, remarquons, qu'il ne se laisse pas accabler par la souffrance, elle l'exalte, le hausse, anime sa vie intérieure. Les dons lyriques qui sont en lui, facilitent la perception des sentiments les plus divers qu'il traduit en rythme sur sa lyre d'or aux incomparables vibrations. Déjà existe chez cet être d'exception le goût de l'introspection, de l'étude du moi, de la conscience, qui devaient être si fort à la mode au commencement du XX^e siècle, ses Dialogues avec Saint Augustin, si strictement sincères sont une indéniable preuve de cette habitude de l'analyse de soi-même. Le Secretum dévoile les tréfonds de l'âme, et la pensée du poète philosophe, parfois pessimiste, discutant les dogmes de la Foi, cherchant à sa croyance des preuves, et essayant de concilier la Religion et la raison. Ces dialogues sont le scrupuleux examen de conscience, souvent douloureux, d'une âme à la fois sceptique et assaillie de chimères, cherchant, sans la trouver, la paix.

En 1339, un admirable peintre italien, Simon de Sienne, élève de Giotto, fut appelé par Benoît XII, pour orner le Palais Pontifical, de peintures, on a retrouvé peu de vestiges de cet art merveilleux, depuis les travaux de nettoyage entrepris les années dernières, et ceci est regrettable, sauf dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste où une fresque dite de Laure est la plus belle qui soit; dans la salle des grandes audiences, et la chambre vestimentaire, d'autres, de Giovanetti et de Viterbe, ont été également révélées.

Les tableaux de cette école ne sont pas rares dans les anciennes familles de Provence. Les disciples, de Giotto qui, dans son enfance gardien de moutons en Italie, devint à la suite de Cinabué, chef d'école, transformant l'art primitif inexpressif en une reproduction fidèle de la nature, furent nombreux et laissèrent chez nous des œuvres remarquables.

Simon de Sienne, ou Memmi, ayant rencontré Laure, frappé par sa beauté, fit d'elle plusieurs portraits, il en offrit un à Pétrarque, qui exalta en deux sonnets immortels le génie de l'artiste, et fit ainsi beaucoup pour sa renommée. Son regard sans cesse charmé par l'image de sa bien-aimée, il semble que le travail soit plus facile, plus fécond et plus ardent. Il veut qu'une gloire nouvelle qu'il rapportera à

Laure, s'attache à son nom, et, il entreprend une histoire romaine en vers latins, destinée à étonner son époque.

Les études qu'il doit faire pour écrire cela développent dans le cœur et le cerveau du poète transalpin, une admiration sans bornes, pour Scipion l'Africain. Cet ouvrage, dénommé *Africa*, ayant pour sujet une des guerres puniques, imposa Pétrarque à l'attention mondiale et lui fit décerner les qualificatifs de sublime et de divin.

Son ultime ambition était la conquête de la couronne poétique, qui avait été décernée, au Capitole de Rome, à Horace et à Virgile.

Il continuait donc avec zèle ses travaux. Le 23 août 1340, cette couronne lui fut offerte par le Sénat Romain, en même temps que l'Université de France voulait le récompenser par un triomphe égal. En bon Italien, il préféra la distinction romaine, et, s'en fut passant par Naples, où le roi Robert le reçut avec joie, ayant depuis longtemps apprécié le poète, ainsi que le plus beau talent de son temps. Publiquement, l'ermite de Vacluse, subit un examen durant trois jours en présence de toute la Cour, le monarque très lettré qu'était Robert d'Anjou, décerna à Pétrarque des lettres patentes confirmant ses droits à la haute récompense; il lui offrit en outre, une superbe robe, qu'il devait revêtir le jour de la cérémonie solennelle. Dans la Reine Jeanne, F. Mistral relate ces faits. Pour lui, on fit donc revivre au Capitole romain les antiques usages, des mains du sénateur Pétrarque reçut une couronne de laurier qu'il offrit immédiatement à l'église, et qui fut suspendue à la voûte de Saint-Pierre de Rome. Il n'oubliait pas de reporter à Dieu, la réalité de sa gloire.

Les grandeurs n'impliquent pas le bonheur, la philosophie du poète, put s'exercer sur lui-même, à propos de la distinction dont il était l'objet.

— Ma couronne, disait-il, dans sa vieillesse, ne m'a rendu, ni plus savant, ni plus éloquent; elle a déchaîné contre moi l'envie, et m'a privé de repos.

Depuis, toutes les plumes, toutes les langues se sont aiguisées, j'ai toujours été sous les armes, mes amis sont devenus mes ennemis; j'ai porté la peine de mon audace et de mon orgueil.

Ceci témoigne des hautains froissements qui l'assaillaient.

Comme corollaire, nous pourrions ajouter ce proverbe: Pour vivre heureux, vivons cachés.

Dans ce cas, nul ne se ferait connaître afin de s'épargner les calomnies, les méchancetés, la lutte, on étoufferait en soi des conceptions, pouvant un jour, servir peut-être au bien général.

Il n'y a dans un travail sincère aucune vanité, aucun besoin de gloriole chez les êtres vraiment doués, il y a simplement une nécessité impérieuse, déterminée par des aptitudes.

La méchanceté, la causticité, sont d'ailleurs le fait des médiocres, l'intelligence supérieure rend indulgent, elle élève assez ses élus, pour leur permettre de négliger tout ce qui est négligeable.

En conséquence, quelle que soit l'amertume, manifestée par Pétrarque, devant ses détracteurs, nous devons penser qu'il est heureux qu'on l'aie glorifié durant sa vie, la renommée posthume éveille trop une idée de regrettable injustice.

Jusqu'ici, le poète ignorait le grec. A Avignon, à la cour du Pape Benoît XII, se trouvait un jeune Grec, Bernard Barlaam, il enseigna les principes de sa langue au poète italien-latin; ensemble, ils lurent Platon, et de cette forte lecture, Pétrarque garda une impression ineffaçable, recherchant ensuite lui-même tous les auteurs grecs, pour les joindre à ses amis, Cicéron, Virgile, Saint Augustin.

L'étude approfondie de ces nouveaux classiques, permit à son talent de se manifester avec une perfection accrue.

Il est évident que déjà au XIII^e siècle, Abélard, philosophe et théologien, se servant des doctrines aristotéliennes, avait mêlé un peu d'hellénisme à ses enseignements, mais il y avait là un humanisme théologique religieux exclusivement, et non littéraire.

La Renaissance de Pétrarque régénératrice générale et définitive, fut une adaptation de l'antiquité païenne, de l'humanisme mis au service de la science, des lettres, et, en quelque sorte à la portée de tous les esprits chercheurs et studieux. C'est à partir de la fin du XIV^e siècle et surtout au milieu du XV^e, que l'étude du grec et du latin, fut considérée comme une nécessité, aujourd'hui contestée.

En réalité, le premier humaniste, le premier helléniste dont on put suivre les enseignements, fut donc Pétrarque, continué par son ami et disciple favori Boccace, auteur du *Décameron*, dont une partie *Grisélidis* plut particulièrement au Maître.

Ceci est dit pour prouver et situer exactement l'effort immense qu'accomplit le génie italien. Nous devons le classer comme un réformateur d'une intelligence vaste et subtile, et aussi comme un poète lyrique, symboliste, ayant en lui tout ce que l'évolution, la recherche patiente de nouveauté et d'amélioration a mis en ses successeurs au cours des âges.

Robert d'Anjou, roi de Naples, mourut en 1343, il était ami des lettres, et admirateur de Pétrarque. Celui-ci pleura sincèrement son bienfaiteur, il continuait à cette époque ses dialogues avec Saint Augustin, dans lesquels son amour pour Laure est célébré, discuté. Cette femme céleste, de laquelle il

n'obtint jamais d'autre faveur que quelques regards, quelques paroles de sa voix chantante, la pression de sa belle main, possédait tous pouvoirs sur l'esprit envoûté du poète florentin, qui, à cette tendresse idéale demandait l'absolu.

Pétrarque n'était pas un courtisan, mais un témoin redoutable, il s'indignait du luxe, de la gaieté régnant en maîtres à la Cour du Pape Clément VI, successeur de Benoît XII. Il dirigea contre cette cour frivole sa verve, et composa des pamphlets écrits d'une plume trempée dans le fiel; trouvés après sa mort dans ses papiers, ils sont devenus célèbres, émaillés d'injures, d'exagérations indignes de son talent. Nous les considérons ainsi qu'une regrettable faiblesse. Une mission politique lui fut conférée, en dépit de l'opposition qu'il manifestait, mettant entre eux une barrière, Clément VI, souverain très cultivé, d'origine française, savait apprécier le poète et écrivain, il l'honora de sa confiance en l'envoyant à Naples faire valoir ses droits sur la régence de ce pays, jusqu'à la majorité des petits enfants du roi Robert, décédé.

Ceci accompli, il revient à Avignon mais toujours piqué de la tarentule des voyages, à peine a-t-il revu son Parnasse Vauclusien qu'il veut rendre visite à son frère Gérard, retiré à la Chartreuse de Montrieux. A son retour, ses observations sont consignées dans un traité ayant pour titre Les loisirs du Religieux, il y exalte les bienfaits du calme, de la sérénité de la vie conventuelle, comparée à l'existence tourmentée des gens du monde. Cependant lui-même ne cesse de lutter pour ses idées et la réalisation de ses projets.

C'était alors que Cola di Rienzi, de modeste extraction, né en 1313, mort en 1354; était tribun de Rome, d'où il avait chassé les nobles, passant pour des tyrans sanguinaires. Ce dictateur, grisé par ses victoires, commit à son tour les excès les plus fâcheux. L'enivrement du pouvoir est une maladie contre laquelle on doit avoir beaucoup de peine à se prémunir. Cola di Rienzi, ou Rienzo, vint à Avignon, connut Pétrarque, se lia avec le grand patriote d'une amitié fraternelle, et, signa, avec le Pape Clément VI, un traité d'alliance, duquel il ne devait pas respecter les conventions.

Pour gouverner, il faut connaître la science diplomatique et beaucoup d'autres, il faut surtout, à notre avis, posséder le sens de la modération et le bon sens tout net, Rienzi ignorait cela. Voulant établir la suprématie de Rome, sur les autres états italiens, il donna des fêtes trop somptueuses, commit mille folies, s'aliéna ses partisans, dilapida le trésor, et fut renié par le Pape Clément VI. Pétrarque, une fois encore, captif de l'amitié, quitta sa retraite Vauclusienne voulant se rendre auprès de Rienzi pour l'aider dans son gouvernement romain; avant qu'il ne parvint au terme de son voyage, il apprit la chute du tribun, s'arrêta à Palerme, et à Vérone, y éprouva une secousse terrible du mémorable tremblement de terre de 1348.

Un autre fléau désolait l'Italie et le Comtat, la peste, combattue par Saint Roch un siècle plus tôt. Cette épidémie, venait d'Asie, passant par l'Afrique et la Sicile, elle se répandit en Italie, en Espagne, en France.

Pétrarque perdit de nombreux amis; inquiet il se hâtait de revenir à Avignon, la santé de Laure le préoccupait. Ses pressentiments ne le trompaient point, cette malheureuse femme, contaminée par le funeste mal mourut le 6 avril 1348, et fut inhumée en l'église des Cordeliers, chapelle de la Croix, où se trouvait la sépulture de la maison de Sade. Cette chapelle a été entièrement détruite lors de la Révolution.

Environ deux semaines après, Pétrarque atteignait Avignon. Quels ne furent pas son déchirement, son désespoir, en apprenant cette catastrophe.

Tout sombrait avec Laure l'Inspiration du poète survécut néanmoins. Sa douleur irrémédiable puisa dans son génie un dérivatif, il se surpassa dans les vers les plus magnifiques, les plus sensibles, les plus troublants qu'il ait composés, où sa jeunesse d'âme semble immortelle ainsi que son amour, et d'où toute banale lamentation est exclue.

Son ami le Cardinal Colonna étant mort en 1342, il réunit les regrets amers, des deuils cruels qui le frappaient, dans un sonnet allégorique:

— Cette Colonne superbe qui soutenait toutes mes espérances, est abattue: et ce beau Laurier qui ombrageait mon grand ennui est déraciné.

Ah! mort cruelle, tu m'as enlevé ce double trésor qui me rendait si fier, et qui me faisait vivre si content; rien ne le peut rétablir, l'or, les diamants ni les perles; tout ce que la terre et la mer enferment et que la fortune peut donner ne saurait rien fournir qui approche du bien que j'ai perdu.

Ah! vie qui parais si pleine de charmes, faut-il qu'un malheureux moment détruise ce qu'une longue suite d'années a eu tant de peine à t'acquérir.

Celle qui est l'objet de toutes mes pensées, et qui les a emportées au ciel avec elle, rend mes nuits tristes aussi bien que mes jours, et ne m'a rien laissé d'elle que son nom.

Selon nous, le dernier sonnet résume avec plus de force la conscience que Pétrarque prend de sa douleur, de la brisure de sa vie sentimentale:

Ces beaux yeux de qui j'ai parlé avec tant d'ardeur; ce beau visage et ces belles mains, ce beau corps qui m'avait séparé de moi-même, et qui m'avait rendu solitaire au point de fuir la conversation de tous les hommes, écrit-il,

Ces beaux cheveux bouclés, blonds comme l'or le plus pur, et ce charmant sourire que l'on voyait paraître si agréablement sur sa belle bouche: ces choses, dis-je, qui faisaient mon bonheur ici-bas, ne sont plus qu'un peu de poudre, sans aucun sentiment.

On m'a ôté cette belle lumière qui dissipait mes obscurités et soulageait mes ennuis, et on me laisse comme dans un navire sans gouvernail au milieu des dangers.

Mettons fin à nos chants amoureux; celle qui m'inspirait n'est plus, et ma lyre ne pourrait plus faire entendre que des accents tristes et lugubres. (1)

(1) Sonnets Triomphes de la Mort, classiques Garnier.

Cette belle et fière amazone, qui n'est plus aujourd'hui qu'un pur esprit, et un peu de poussière, quoiqu'elle ait été une colonne inébranlable par sa vertu et sa valeur.

C'était un nouveau miracle de voir l'Arc et les flèches de l'Amour brisés et rompus; cet arc redoutable dont les coups n'épargnent personne.

La mort apparaît à Laure et lui dit:

— O toi, dame qui es si glorieuse, si fière par le titre que tu possèdes de la jeunesse et de la beauté, et qui ne sais pas la fin de tes jours.

Sache que je suis celle que vous autres voyez, lorsque vous y songez le moins, celle que vous appelez, impitoyable, importune, sourde et aveugle.

C'est moi, qui, avec ma faux, ai fait disparaître les Grecs, les Troyens et les Romains, et d'autres peuples étrangers et barbares. J'ai interrompu mille desseins et les ai fait tourner en fumée.

Comme elle achevait, on vit une grande campagne pleine de tant de morts, qu'on ne le peut dire, ni en vers, ni en prose.

Où sont à présent les richesses, les honneurs, les perles, les sceptres, les couronnes, les mitres et la pourpre? etc...

La philosophie raisonnée, appelle la résignation, lorsqu'on a la certitude de la vie éternelle consécutive à la vie temporelle. Dans une partie des sonnets intitulés Triomphe de la Mort, Pétrarque mentionne l'apparition de Laure se manifestant à lui pour le consoler.

— Je suis en vie, me dit-elle, et toi, qui crois y être, tu es mort, tu le seras jusqu'à ce que l'heure qui t'enlèveras d'ici-bas soit arrivée.

Pétrarque lui demande: — Vous qui jouissez de cette vie si différente de la nôtre, dites-moi, si, mourir est un si grand mal?

— Sache, répond-elle, que ce n'en n'est un que pour ceux qui suivent le sentiment du vulgaire.

La mort n'est que la fin d'une horrible prison aux âmes nobles, et un mal aux autres, qui ont mis tout leur bonheur aux choses de ce monde.

Et maintenant, ma mort qui t'attriste te réjouirait si tu sentais la millième partie de ma joie.

Si l'âme s'abandonne entièrement aux décrets de la Providence, qu'est-ce que la mort, autre chose qu'un léger soupir.

Le dialogue se poursuit, Pétrarque interroge Laure sur les causes de sa froideur et lui demande, au-delà de la tombe, des serments d'amour.

Elle répond: — Mon cœur ne fut jamais séparé du tien, si j'ai caché mon feu, ce n'a été que pour pouvoir modérer celui dont tu étais embrasé. C'était assez te faire connaître ma passion que d'approuver la tienne; sans toutefois sembler la partager.

Les sentiments de noblesse, de pureté de chasteté, formant l'entité de l'amour unique des amants de Vaucluse, ont trouvé beaucoup d'incrédules. Ce platonisme, en somme, complique la passion, la simplicité, réclamerait le consentement, la chute. Dans ce cas, ce ne serait plus qu'une histoire banale, un roman ordinaire et la meilleure, la plus sublime part de l'œuvre de Pétrarque, n'eût pas existé, ses cris d'amour, de douleur qui se confondent exaltant son génie, ne se fussent point élevés, la postérité n'aurait pas gardé le souvenir de ce couple divinisé par ses vertus, et, l'avouons-nous, nous n'aurions point songé à nous occuper de lui.

La sincérité dans la poésie de Pétrarque, nous défend d'émettre aucun doute sur ces amours dégagées de toute réalisation sensuelle, qu'admettront sans peine, les spiritualistes, les cérébraux. Si l'imagination permet la fiction pour des décors, des situations, il faut ressentir certaines impressions douloureuses pour les bien décrire. D'autre part cet amour chaste est pour Pétrarque vieilli, comme le parfum d'une fleur suave qui n'a pas été cueillie, et dont la fraîcheur est éternelle.

Il avait eu un splendide exemple, Dante, dont il appréciait ainsi la littérature grand pour les pensées, vulgaire pour le langage, sans doute l'auteur de la Divine Comédie, trop près de Pétrarque, presque son contemporain, ne lui semblait pas supérieur à lui-même.

Dante, on le sait, avait un jour à Florence, dans son enfance, rencontré Béatrice, qu'il aimait platoniquement, et qui fut sa muse inspiratrice. Ce jour était celui de la fête des fleurs, le 1er mai, est-ce pour cette raison, que l'usage si gracieux a consacré la journée du muguet chez nous? Nous ne l'affirmons pas. Ce rapprochement poétique nous enchante, nous l'indiquons sous toutes réserves.

Ainsi, ces deux poètes italiens avaient eu une de ces unions d'âmes, qu'enseignent les dialogues de Platon, d'ailleurs, ceci était fréquent à la fin du Moyen Âge, où le mysticisme tenait lieu d'idéalisme, de spiritualisme.

Pour nous, la vie de Pétrarque s'arrête à la mort de Laure, il faut savoir, pourtant qu'il vécut longtemps encore, sans cesse mêlé à la politique, et continuant son œuvre littéraire, à travers ses voyages constants.

Dieu lui fit la grâce de le délivrer de ce goût pour les femmes, qui l'avait tant tyrannisé depuis sa jeunesse; il conservait seulement le souvenir de Laure et la pleurait, dans ses poèmes, où s'exhale jusqu'à sa fin, sa douleur édifiante, inconsolable, et, le 6 avril de chaque année, anniversaire de son deuil, était consacré aux larmes, à l'affliction, la plus émue.

Notre brève biographie nous oblige toutefois à déclarer que Pétrarque fut incité, par la vertu de Laure, à chercher des dérivatifs avec lesquels ses devoirs ecclésiastiques n'étaient point incompatibles. Il eut d'une union libre deux enfants, un fils et une fille, qu'il éleva avec tendresse.

Rienzi, en 1351, fut amené dans les prisons du Palais des Papes. Pétrarque le défendit lors du procès mémorable qui lui fut fait. S'il eut la vie sauve, le tribun romain le dut uniquement à la personnalité de son éminent avocat.

Un peu de la gloire poétique de ce dernier nimba par réflexe le front du révolutionnaire, considéré, sans aucune raison, comme poète lui-même. Nul n'eût osé dans ces conditions attenter à sa vie, le condamner.

— La Poésie, disait Cicéron, est une profession sacrée, aux regards de nos contemporains, c'est plutôt le contraire, nous semble-t-il.

Le succès de Pétrarque créa un danger, une rage poétique fut la conséquence de l'acquiescement de Rienzi. Chacun voulait posséder la sauvegarde de cet art magnifique et si rare pourtant, et chacun se croyait sans peine admis à versifier.

L'auteur d'Africa fut appelé auprès du Pape pour y remplir les fonctions de secrétaire apostolique, charge à laquelle étaient attachés de grands avantages. Afin d'échapper à ce joug, il s'efforça de mécontenter Clément VI, de lui prouver qu'il était incapable d'écrire simplement, et, il fut, à sa grande joie, déclaré inapte à se plier aux exigences orthodoxes.

Désormais laissé en paix, il continua à Vaucluse sa vie champêtre, allant parfois à Cavaillon évêché, dont le Pasteur était Philippe de Cabassole.

Le Pape Clément VI, protecteur de toute intellectualité, succomba en 1352 à une longue maladie. Etienne Alberti, Cardinal d'Ostie, né à Beissac diocèse de Limoges, lui succéda sous le nom d'Innocent VI. Jurisconsulte savant, mais indifférent à la littérature, il accusa Pétrarque de magie, parce qu'il ne se séparait jamais de son Virgile, et le poète dut se justifier de cette accusation devant un tribunal, dans la salle des grandes audiences de la demeure papale.

Indigné de cette persécution, après avoir fait ses adieux à son frère, au couvent de Montrieux, et donné aux pauvres de Vaucluse le produit de la vente de sa maison et de ses jardins, il partit, décidé à se fixer en Italie définitivement. Milan fut sa première étape, il fut reçu dans cette belle ville par Jean Visconti, qui le chargea d'une mission à Venise auprès du doge Dandolo. Le mandataire fut reçu avec respect, mais la négociation n'aboutit point. L'Italie, désireuse de s'attacher Pétrarque, lui avait depuis quelque temps rendu les biens confisqués à son père. Le désir du rétablissement à Rome de l'Empire et du Pape, le poursuivit sans trêve, il n'eut pas la joie de voir ses efforts et ses conseils couronnés de succès, son rêve de restauration impériale et religieuse ne s'accomplit pas durant sa vie.

Voici la fin d'une lettre adressée par Pétrarque, au Pape Urbain V, qui avait succédé à Innocent VI:

— Saint Père, je crois que vous préférez des vérités amères à des mensonges flatteurs; si je me suis trompé, pardon, je me prosterne à vos pieds. Défiez-vous des mauvais conseils, délibérez avec vous-même... Rendez à Rome son époux... Mais si vous lui refusez votre présence, rendez-lui du moins son empereur (cette allusion concerne Charles IV de Luxembourg), dispensez ce prince du serment qui l'enchaîne; permettez-lui d'aller à Rome. Refuser votre présence à cette ville, c'est cruauté, défendre à l'empereur de la consoler par la sienne, c'est envie!...

Nous voyons dans la réponse que fit le Pape Urbain V à un semblable ultimatum, toute l'estime qu'il avait pour le poète, et, c'est uniquement pour convaincre nos lecteurs de sa notoriété, de l'importante

situation qu'il s'était faite par une supériorité sans égale, que nous transcrivons ces fragments de correspondance.

— J'ai reçu avec plaisir votre lettre, répondait Sa Sainteté, et je l'ai lue avec grande attention. On ne saurait trop louer l'abondance des pensées, et l'élégance du style. J'admire votre éloquence, votre sagesse et votre zèle. Je serais bien aise de vous voir et de vous donner des preuves de ma bienveillance.

Mais Pétrarque ne se rendit pas à cette invitation, et Urbain V, après une vaine tentative de retour dans la ville des apôtres, Rome, retourna vers la Babylone occidentale Avignon, où il mourut, remplacé par Grégoire XI, le dernier Pape romain en France (1).

(1) Le schisme d'Occident succède au règne de Grégoire XI.

Le poète vint à Venise avec ses chers compagnons, ses livres, qu'il offrit à cette République. Ils furent déposés dans le Palais des Deux Tours. Une partie de ce don a été détruite ou égarée.

Boccace chassé de Florence par la guerre de Toscane, rejoignit à Venise son ami, les deux poètes vécurent plusieurs mois, dans une intimité délicieuse, heureux de se rapprocher ainsi, mêlant leurs pensées et corrigeant ensemble leurs travaux, dans une communion étroite de leurs esprits semblables, à certains égards.

Quelques années s'écoulaient encore, où Pétrarque sert sa patrie de toutes ses forces, de toute son intelligence. Il fut souvent le plus remarquable des ambassadeurs, faisant fonction d'intermédiaire entre l'Italie et les autres puissances. Dans les cours étrangères, on considérait ainsi qu'un honneur insigne, la visite du grand homme italien, qu'il fût porteur d'un message, ou qu'il vint de sa propre initiative.

L'apoplexie sournoise le foudroya un matin dans son cabinet de travail au milieu de ses livres chéris, alors qu'il annotait l'Iliade, le 18 juillet 1374, à Arquà près de Padoue, il avait choisi cette retraite, loin des foules, du bruit, de la vie agitée des cours. Il écrivait à ce moment-là un dernier ouvrage ayant pour titre: De ma propre ignorance, et de celle de beaucoup d'autres. C'était là, une critique contre la doctrine d'Aristote, dont le dynamisme heurtait ses convictions, et la défense de ses idées propres. Il mourait en donnant à l'humanité une suprême leçon de modestie. Ce surhomme qui savait tant de choses, faisait acte d'humilité, se déclarant ignorant.

La nouvelle de sa mort consterna le monde entier, ce fut comme un sombre voile de deuil jeté sur la dernière partie du XIV^e siècle.

On fit à Pétrarque des funérailles magnifiques, un tombeau de marbre lui fut érigé, au village même d'Arquà, on peut voir aujourd'hui encore ce monument.

CONCLUSIONS

Dans une des dernières lettres que le chantre de Laure écrivit à Mathieu Lelong, archidiacre de Liège, nous relevons ceci: — Toute élévation m'est suspecte, j'ai été recherché par les Papes, l'empereur, le roi de France, j'ai toujours préféré ma liberté à tous les autres biens.

Voilà la profession de foi d'un vrai philosophe, épris, avant tout, d'indépendance. Pétrarque fut le plus désintéressé des hommes, en principe, mais son existence matérielle exigeait des ressources importantes. A la fin de sa vie, le pécheur converti dédaignait le surplus de l'argent et des honneurs, considérés par lui comme un pesant fardeau. Il fut ambitieux, plus par amour et par patriotisme que par orgueil. Néanmoins, il est certain qu'il regretta d'avoir écrit en vers latins une œuvre gigantesque, *Africa*, au lieu de s'être adonné davantage à la langue italienne, se rendant compte, que ses poèmes, dédiés à Laure, charmeraient ses compatriotes, et passeraient à la postérité, plus sûrement que ses œuvres latines, si géniales soient-elles, ce en quoi il ne se trompait point.

Devons-nous penser que l'amour, tout en exaltant son génie, diminua les forces positives du poète? Peut-être; cependant, les sentiments dont il fut animé ne sont-ils pas plus rares que les qualités essentielles d'un politicien, d'un homme d'Etat, pouvant s'acquérir et se développer?

Il eut, comme Cicéron, une naturelle éloquence, il posséda l'élégance du style, jointe à une extraordinaire abondance et vigueur de pensée. Se dirigeant aisément à travers les méandres philosophiques, tout lui était une occasion de se servir d'une science rare en laquelle il était maître.

Exemple: un de ses amis se trouvant subitement ruiné, il compatit à ses ennuis, mais il écrit un ouvrage remarquable: — Des remèdes contre la bonne et la mauvaise fortune.

Sa sagesse nous semble peut-être plus théorique que possible à mettre en pratique, elle ne le préservait pas de la souffrance, existant dans sa nature à l'état latent.

Pétrarque nous montre — Comment l'homme se peut éterniser, comment la vie terrestre confine à une sorte de sublimation, chez l'être supérieur, s'approchant enfin du Divin, ainsi qu'un des rares grands initiés. Dans ce caractère, dans cette existence, à côté du doute torturant on voit surgir une puissance, un génie surhumains. Entre toutes ses qualités, le poète florentin précurseur est doué d'une prescience, lui conférant d'étonnantes facultés créatrices. Il nous enseigne la loi de l'Eternelle Beauté, son œuvre contient les ferments de la Vie universelle, puisés dans une culture gréco-latine.

Nous remarquerons que la vie amoureuse de Pétrarque renferme des coïncidences, il semble que certaines puissances surnaturelles président à ses destinées, nous n'en voulons pour preuve, que la mort de Laure, le 6 avril, le même jour, et à l'heure, où Pétrarque la vit pour la première fois, comme pour affirmer, que cette date, devait être la plus importante de son existence sentimentale. Pour les superstitieux, il y a là matière à réflexion profonde.

Au cours de cette analyse modeste nous avons énuméré les ouvrages principaux du grand homme. Sa dernière lettre fut celle qu'il adresse à la Postérité, et qui est un résumé bio-bibliographique. Elle se trouve dans des éditions de Bâle, datant de 1496, et conservées à la Bibliothèque d'Avignon (1).

(1) Cette bibliothèque du Musée Calvet peut être visitée et les documents qu'elle contient, compulsés.

Nous avons vu qu'il avait légué ses manuscrits de Cicéron à la ville de Venise, un recueil écrit de la main du Cygne de Mantoue, Virgile, aurait, paraît-il, émigré à Paris, dans notre Bibliothèque Nationale. Ce renseignement n'est point garanti, car il existe à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan un autre manuscrit de Virgile, orné de miniatures de Simone Memmi, dont Pétrarque fut possesseur.

C'est sur l'un de ces livres précieux que l'on peut lire:

— L'an 1327 je rencontrai Laure illustre par ses vertus et célébrée par mes vers, et, en 1348, cette lumière fut enlevée au monde lorsque j'étais à Vérone. Ce corps si chaste et si beau fut déposé dans l'Eglise des frères mineurs, le soir du jour de sa mort, son âme, je n'en doute pas, est retournée, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, au ciel, d'où elle était venue.

J'écris ceci préférablement sur ce livre qui revient souvent sous mes yeux, afin que rien ne me plaise plus dans la vie, et que mon lien, le plus fort étant rompu, je sois averti par la vue fréquente de ces paroles et par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone; ce qui, avec les secours de la grâce divine, me deviendra facile, par la contemplation mâle et courageuse des soins superflus, des vaines espérances, et des événements inattendus qui m'ont agité pendant le temps que j'ai passé sur la terre.

Le grand poète aima fanatiquement Saint Augustin, il chercha dans les Confessions de celui-ci un guide précieux, il en fit un ami intime, méditant longuement la doctrine de l'évêque d'Hippone, doué d'une implacable volonté, il trouva dans ces maximes un exemple, une leçon d'énergie. Ses discussions avec le fils de Sainte Monique, contenues dans le Secretum pourraient donner lieu à certaines erreurs d'interprétation. L'accusation de manque de volonté appliquée à Pétrarque, nous semble paradoxale, il est, selon nous doué d'un implacable esprit de suite, son amour pour Laure, son désir absolu de conquérir la gloire universelle, par ses recherches ses travaux, en sont une preuve.

Orgueilleux de son intelligence, fier de sa beauté physique, matérialiste à ses heures, c'est-à-dire esclave des passions humaines, sentant sa Foi chrétienne ébranlée par le doute que la science profane infiltre dans son âme douloureuse, le poète, nous apparaît néanmoins, vertueux comme un sage de la Grèce. Il raisonne ses fautes, il les reconnaît, il se confesse loyalement à Saint Augustin, et nous l'imaginons écrasé de repentir, prosterné aux pieds de la Croix.

Evidemment, si Pétrarque n'était pas considéré par certains critiques, et d'ailleurs improprement, comme un homme d'Eglise, s'il appartenait uniquement, à la Philosophie, aux Lettres, à son amour mystique; l'ombre que ses détracteurs se plaisent à jeter sur sa vie et son œuvre, s'effacerait d'elle-même.

Ses luttes, ont toujours un mobile haut et noble, l'inquiétude qui dévore son esprit, le conduit à de sévères déductions dans lesquelles se révèle la triste maladie du scrupule.

Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé, et beaucoup souffert.

D'ailleurs, en règle générale, nous insérerons ici que quoi que l'on fasse, qui que l'on soit, lorsqu'on se trouve en marge, en dehors, au-dessus, d'une honnête médiocrité, on court le risque de se voir jaloué, persécuté. Pétrarque le plus grand être de son époque dépassait trop ses contemporains, et il eut le tort de ne pas toujours regarder le monde du haut de sa grandeur, de son génie.

Sa sensibilité aiguë confinait à la faiblesse, puisqu'il éprouvait une douleur profonde à se voir discuter, décrier, c'est la seule critique que nous puissions faire sur le caractère de l'admirable poète écrivain régénérateur, ayant le premier franchi les bornes médiévales.

La première République des Lettres fut fondée par l'ermite de Vacluse, ce fait prodigieux mérite d'être connu.

Il prêcha à tous l'amour de l'Antiquité; révélant à ceux qui l'ignorent le patrimoine merveilleux dont chacun est un peu le gardien et le possesseur, c'est de lui, que d'abord nous avons appris le culte du souvenir, dans cette terre proche de nous, dont trop peu connaissent les inépuisables richesses archéologiques, artistiques, historiques, littéraires. En Provence, à Nîmes à Vaucluse à Avignon nous sommes encore les fils de Rome, et Pétrarque est notre aïeul, le grand passé fait de notre terre méridionale un reliquaire, bâti en pierres gallo-romaines, dont tout Français a le droit d'être fier, et contre les parois duquel, se brisent certaines tendances trop modernes.

Est-ce à dire que nous devons, sans merci condamner notre époque?

Non certes, le Progrès contient un monde de promesses, la science nous étonne chaque jour par ses découvertes magiques. L'art et la littérature ont subi une série de décadences baptisées de noms divers, cela parce qu'on voulu s'écarter des formules classiques éprouvées, et négliger les admirables leçons du passé qui, déjà au temps de Pétrarque, avaient force de loi.

Aujourd'hui il semble que les fantaisistes se lassent d'engendrer le néant, et que du creuset brûlant de l'actualité, pourront sortir des œuvres vivantes.

Si nous avons donné libre cours à notre pensée, en résumant le plus bel épisode de ce que furent la Renaissance italienne et les âges héroïques de la Provence, c'est en songeant que nous sommes actuellement dans une période d'évolution, de tâtonnements, d'incertitudes, suivant fatalement les catastrophes.

Les exagérations procédant d'hésitations, disparaîtront, notre Renaissance française du XXe siècle aura un libre et brillant essor admirée plus tard par la postérité, autant que l'est celle du XVe siècle. — Le classicisme pur, traditionnel, doit pouvoir se muer en classicisme rationnel, en tenant compte du temps écoulé, sans cesser d'exister, et, servir de base inébranlable à toute nouveauté et hardiesse de conception.

Au milieu des évolutions plus ou moins fécondes, n'oublions pas que seul ce qui est vraiment, logiquement et sobrement beau, a droit à l'immortalité, à la confiance des générations successives.

Cette étude a été résumée en Conférences: faites.

A l'Université des Heures de Lyon, dirigée par Mme Grignon-Faintrenie, Novembre 1924, avec cent-dix clichés de projections lumineuses.

Au Salon des Poètes de Lyon et du Sud-Est, dirigé par Mme J. Bach-Sisley, sous la présidence de M. Jean Appleton, avocat à Lyon, 4 avril 1925.

DEUXIÈME ÉTUDE: LA RENAISSANCE PROVENÇALE

Nous devons à notre cher pays d'origine, Cabannes (Bouches-du-Rhône) de glorifier son grand homme, Adolphe Dumas (1806-1861) et, nous le plaçons avant notre étude Mistralienne, parce qu'il fut le protecteur le plus dévoué, le plus éclairé pour Frédéric Mistral, qui lui dut sa présentation à Alphonse de Lamartine, à Paris, où lui-même s'était fixé.

En 1856, le ministre de l'Instruction publique, M. Hippolyte Fortoul, régionaliste convaincu, chargea Adolphe Dumas de rechercher des chants populaires en langue provençale, l'illustre Cabannais, arrivant en Avignon, se trouva en contact avec les félibres, distingua entre tous autres, Frédéric Mistral, s'attacha à lui, et, de tout son pouvoir, lui fraya le chemin de la gloire.

Notre compatriote écrivait, dans la Gazette de France, 26 août 1858: — Je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue, arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion. On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi deux fois romain, romain latin, et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans la main, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur que je n'ai jamais engagée à faux (1).

Adolphe Dumas a laissé quelques poésies provençales que Roumanille et Mistral ont pieusement groupées dans un ouvrage collectif Un liame de Rasin (Une grappe de raisins) en 1865. Nous insérons ici une belle pièce, ayant le double mérite à nos yeux de réunir Pétrarque, l'Italie et la Provence.

(1) Mistral: Mémoires Cl. XVI.

MIS AMOUR PÈR AVIGNOUN

S'ère na d'Itali e dins lou tèms que cante,
Se nous avien bandi, tóuti dous emé Dante,
E se Petrarco èro moun noum,
Adessias, cridariéu, la Touscano e Flourènço!
Garde touti mi vers pèr touto la Prouvènço,
E mis amour pèr Avignoun.

S'ère lou Papo à Roumo, et s'aviéu la cresènço
Que Roumo se fai vièio e toumbo en descacènço,
E que dèvo chanja soun noum,
Coume sus lou Roucas ounte la vesèn sèire,
Bastirièu dins tres jour la gléiso de Sant Pèire
Subre la Roco d'Avignoun.

S'ère lou Rose grand que reboumbis sus terro,
Que vai jusqu'à la mar, que la mar n'èi tant fièro,
Après Genevo, après Lioun,
En m'enanant nega, passariéu à touto ouro,
Passariéu tou lou jour, coume un ome que plouro,
Davans la porto d'Avignoun.

MES AMOURS POUR AVIGNON

Si j'étais né en Italie, et dans le temps que je chante, — Si on nous avait bannis, tous les deux avec Dante, — et si Pétrarque était mon nom, adieu! crierais-je, la Toscane et Florence! — Je garde tous mes vers pour toute la Provence, — et mes amours pour Avignon.

Si j'étais le Pape à Rome, et si je croyais — que Rome se fait vieille et tombe en décadence, — et que je doive changer son nom, — comme sur le Rocher où nous la voyons assise, je bâtirais dans trois jours l'église de Saint-Pierre — sur la Roche d'Avignon.

Si j'étais le Rhône majestueux qui rebondit sur terre, — qui va jusqu'à la mer, dont la mer est si fière, — après Genève, après Lyon, — en m'en allant noyer, je passerais à toute heure, — je passerais tout le jour, comme un homme qui pleure, — devant la porte d'Avignon.

S'ère Vau-cluso, enfin, que Petrarco l'apello
Lou Tessin e l'Arno, tant ié semblavo bello!
S'ère Vau-cluso, aquéu bèu noum,
Emè mi bèu jardin e mi bèu prat qu'arrose,
Quand me van marida tant puro emé lou Rose,
Vouriéu passa dins Avignoun.

S'ère fiho, à sege an, se me disien: — Siés grando...
Vos d'or, d'argent, de chèino e de pendènt? demando!
— Oh! noun, vole rèn, dirièu, noun!
Vole de grand bèus iue, vole de dènt que rison,
Que parlon sus la bouco e mordon ço que dison,
Coume li fiho d'Avignoun.

Siéu pas na d'Avignoun, mai moun estello urouso
M'a fa naisse à Bon-pas dins la Santo-Chartrouso;
E vous lou jure sus moun noum:
Pode mourir deman, fau tres part de ma muso:
L'esprit èi pèr Paris, lou cor èi pèr Vau-cluso
Li entraio pèr Avignoun!

(Mi Regrèt de Prouvènço, in Un liame de Rasin).

Si j'étais Vaucluse, enfin, que Pétrarque nomme — le Tessin et l'Arno, tant il la trouvait belle! — si j'étais Vaucluse, ce beau nom, — avec mes beaux jardins, et mes belles prairies arrosées par mes eaux, — quand on me va marier, si pure avec le Rhône, — je voudrais passer dans Avignon.

Si j'étais fille de seize ans, si on me disait: — Tu es grande... — Veux-tu de l'or, de l'argent, des tours de cou des pendants? demande! — Oh non, je ne veux rien, dirais-je, non! — Je veux de beaux grands yeux, je veux des dents qui rient, — qui parlent sur la bouche, mordant ce qu'elles disent, — comme les filles d'Avignon.

Je ne suis pas natif d'Avignon, mais mon heureuse étoile — m'a fait naître à Bompas dans la Sainte-Chartreuse; — et je vous le jure sur mon nom; — je peux mourir demain, je fais trois parts de ma muse: — l'esprit est pour Paris, le cœur est pour Vaucluse, — les entrailles pour Avignon!

Adolphe DUMAS.

1840 — (Mes regrets de Provence dans Une Grappe de Raisins).

Mistral, ô Père, ô Maître, ô Mistral, je voudrais
Prolonger jusqu'au soir ce chant à votre gloire;
Je voudrais appeler la mer et les forêts
Pour célébrer votre mémoire;

Je voudrais arracher de la terre aux sillons,
Demander ses bijoux tintants à l'eau qui tombe;
Je voudrais mendier au soleil des rayons
Pour les jeter sur votre tombe...

Emile RIPERT.

(Extrait de Sur la Mort de Frédéric Mistral. La Sirène blessée).

FRÉDÉRIC MISTRAL

C'est en vertu des restrictions exposées dans notre introduction que, par une sorte de revanche, nous nous croyons autorisé à poser en principe, l'impossibilité d'analyser, de pénétrer les intentions d'un écrivain et poète provençal, lorsqu'on ignore la langue dans laquelle il pense et écrit.

Il n'y a pas qu'un beau mérite littéraire dans l'œuvre de Frédéric Mistral, il y a un caractère spécial, défini, une âme locale, une psychologie inhérente à cette terre bénie des dieux, et, nous affirmons qu'il faut, pour comprendre et approfondir cela, appartenir soi-même à la race issue des Grecs et des Latins. Effleurer après des biographes et historiens éminents, la gloire du Maître de Maillane, même pour la magnifier plus encore, en élargissant, s'il se peut son cercle irradiant, est une action audacieuse. Notre excuse réside dans nos atavismes provençaux, et notre existence au pays de Mirèio. Avant de parler français, nous nous exprimions en langue d'Oc. Ceci formulé, nous tenterons d'abord, le paysage étant un état d'âme, de le décrire tel que nos yeux l'ont depuis toujours contemplé. F. Mistral, a dit lui-même, que le plateau des Antiques, de Saint-Rémy, dans les Alpilles parfumées, proche des Baux, est le point initial de la conception félibréenne car c'est dans ces parages qu'il a longuement rêvé à son œuvre de régénération.

Sur ce plateau, se dressent dans un isolement impressionnant, deux monument gréco-romains, entourés de pins, et nimbés du feuillage argenté de quelques séculaires oliviers. Il semble qu'un miracle ait veillé à la préservation de ces merveilleux vestiges, aucun lieu n'est, plus que celui-là, propice aux méditations.

Sommes-nous près de Rome, ou d'Athènes, ainsi que le pourrait laisser supposer le plus élevé de ces édifices, possédant à son premier étage une galerie entourée de la plus délicate des colonnades grecques, protégeant deux statues drapées, qui ne sont plus, depuis deux siècles, celles dont s'ornait ce mausolée élevé à un membre de la famille Julia.

Le second des Antiques est un Arc de triomphe, datant du premier siècle avant Jésus-Christ; les piliers sculptés montrent des trophées, des sujets guerriers, telles les bases des colosses de Memnon à Thèbes, l'Égypte n'est-elle pas à l'origine de tout art, et des lointaines civilisations?

L'ensemble de ces ouvrages magnifiques datant de l'occupation romaine sert à l'éducation morale et artistique des provençaux. Les aïeux, montrent à leurs descendants les constructions aux proportions parfaites, à l'harmonie impeccable, à la solidité défiant le Temps, et ceux-ci, enseignent plus tard à leurs enfants, par les mêmes exemples le secret, la noblesse de leurs origines.

Cette fierté du passé engendre peut-être une assurance excessive, le sentiment d'une valeur collective d'une supériorité irraisonnée. Pourtant s'inspirer des lignes pures, voir dans la rectitude des monuments antiques un symbole, ne faire au laid et à l'absurde, non plus qu'au médiocre aucune concession, défendre le patrimoine classique appartenant à tous et à chacun, vivre selon les formules éprouvées, et les lois de la beauté, n'est-ce point une vertu, qui doit contribuer à la grandeur, à la durée d'un peuple?

Cette vertu, nul davantage que Frédéric Mistral ne la saurait posséder, chez nul autre elle ne pourrait être aussi agissante.

Notre étude comporte quelques descriptions destinées à créer l'atmosphère, nous ne saurions parler de la Provence, en passant sous silence les courses de taureaux qui en sont une particularité.

Des toréadors et matadors réputés en Espagne, ne dédaignent point de venir combattre dans de modestes villages provençaux, les taureaux camarguais, petits et vifs. D'autre part, fréquemment ont lieu à Nîmes et à Arles, dans les arènes romaines, des manifestations taurines, auxquelles assiste un public extrêmement nombreux et compétent.

Jadis, un gardian à cheval, élu par ses pairs, et entouré de divers quadrilles de toréadors étincelants d'or et de broderies, se plaçait face aux spectateurs, et après une sonnerie de trompettes, il s'écriait:

— Peuple du Midi, peuple roi, fils de Rome, fais savoir ta volonté. On imagine l'ampleur que prenaient de telles paroles clamées dans la vaste enceinte. Ceci, confine évidemment à l'exagération, mais si imposante qu'elle arrête les critiques. Le peuple latin se souvenant de son passé, galvanisé par ce rappel, dressé sur les gradins et répondant d'une seule voix: — Nous voulons les taureaux, il y avait là une grandeur, une simplicité antiques, provoquant une émotion salutaire.

Le cérémonial des courses taurines est actuellement transformé, le peuple n'est plus consulté, mais il assiste toujours avec le plus sincère enthousiasme à ces spectacles.

La plus originale des corridas, est celle à laquelle prennent part les amateurs. Point d'arènes, une palissade légère, dans un coin d'ombre. Charrettes et jardinières, conduites à la romaine, par un beau gars debout, les rênes en mains, se dirigent vers le hameau, ces véhicules sont surchargés d'occupants, et parfois ce sont eux qui forment le cercle, la barricade dans l'intérieur de laquelle aura lieu la lutte. D'une étable improvisée surgit le taureau; des jeunes gens souples, adroits, posent les cocardes sur la tête ou le cou de la bête que ces piqûres surexcitent et affolent; le nombre des toréadors amateurs ne peut être limité. Bientôt, à peu près tous les spectateurs valides sautent dans le cirque, des cris montent, une griserie s'empare de la foule, on joue à avoir peur, et, parfois, l'animal lassé, renonce le premier à un combat inégal contre les hommes.

Rien n'est plus pittoresque que ces spectacles dans la grande lumière, l'espace libre, théâtres en pleine nature, comme ceux de la Grèce et de l'Orient.

Ce préambule ne nous éloigne nullement de notre sujet, Frédéric Mistral. Dans son œuvre on trouve le récit de tout ce qui fait partie de notre sélection provençale, chanter notre Midi, c'est rendre hommage au poète qui lui consacra sa vie, et les dons exceptionnels qu'il possédait.

Celui que son génie fit élire roi de sa province, naquit à Maillane, en 1830, où, ses ancêtres dauphinois, s'étaient établis depuis le XVI. siècle. Un vieux rite provençal, voulait en des temps éloignés de nous déjà, que les parents et amis de la famille du nouveau-né prononcent lorsqu'il leur était présenté les paroles traditionnelles suivantes, en lui offrant symboliquement un œuf, un morceau de pain, du sel et une allumette: — Mignon, sois plein comme un œuf, bon comme le pain, sage comme le sel, droit comme une allumette: — Cette scène est représentée avec des personnages de cire grandeur nature au Museon Arlaten, à Arles. M. José Vincent, auquel on doit une instructive et magistrale biographie de Frédéric Mistral, conclut qu'il remplit en tous points ces conditions. Pour son œuvre il eut la plénitude, la sagesse la bonté furent ses vertus dominantes.

Au physique comme au moral il fut droit jusqu'à l'extrême limite de la droiture, de la dignité. Ses actes eurent pour base la loyauté absolue, et sa stature imposante défia la vieillesse. Il eut la majesté du Verbe, les attitudes d'un souverain puissant, la force d'âme et de volonté des chefs.

L'enfance du poète, s'écoula heureuse et libre, à Maillane; il fut ensuite pensionnaire dans une institution d'Avignon, il y rencontra le jeune répétiteur Joseph Roumanille, auquel est dû le premier apport concernant la Renaissance provençale. Plus tard, F. Mistral suivit des cours de Droit à la

Faculté d'Aix; ayant obtenu sa licence, il se livra tout entier à ses chères études grecques et latines, car le Barreau ne sut pas le retenir, sa vocation était bien déterminée, il serait écrivain et poète, étant marqué du sceau divin.

Ses parents, propriétaires ruraux, faisant valoir eux-mêmes leurs biens, accordèrent à ce fils chéri pleine confiance, ne cherchant pas à le détourner d'une voie qui semble dès les débuts être celle du succès.

En 1852, à 22 ans, il publie ses premières poésies en langue d'Oc, dans un recueil collectif, dont l'idée est due à Roumanille, Li Provençalo. En outre, au château de Font-Ségugne, près d'Avignon, une réunion a lieu, sept poètes provençaux que nous nommerons ultérieurement y assistent, Frédéric Mistral propose la fondation du Félibrige.

Quoique l'intérêt général soit éveillé depuis peu de temps par ce sujet, c'est depuis trois quarts de siècle que les Félibres ont tenté la reconstitution des traditions de notre belle région et de notre langage. Le Trésor du Félibrige, dictionnaire provençal, fut établi par F. Mistral, et continué par lui jusqu'à sa mort. Il y dépensa toute son érudition, cet ouvrage s'élève à la hauteur d'un monument littéraire classique. En 1854, un Armana Prouvençau, almanach provençal paraissait, il paraît encore contenant des légendes délicieuses, des histoires locales, les faits sensationnels de l'année, entretenant chez les Méridionaux le goût de la lecture de ce que les non avertis appellent du patois.

En 1859 parut Mirèio; ce fut un événement. Adolphe Dumas, de Cabannes, lequel avait tout aussi bien que son homonyme Alexandre, des pièces reçues et jouées à la Comédie Française, connaissait particulièrement A. de Lamartine; ainsi que nous l'avons vu, il lui présenta Frédéric Mistral. L'auteur de Jocelyn, s'enthousiasma pour le chef-d'œuvre dramatique que Gounod a mis en musique. Le roi du lyrisme tendit la main à celui qui devait être le roi et mage du Félibrige et de la Provence, il compara le poète à Homère, et devint soudainement son ami et protecteur. Cette haute protection fut pour une part, dans la carrière littéraire rapide de celui que Sainte-Beuve accueillit avec moins de bienveillance. En ce temps-là, aussi bien que de nos jours les gloires arrivées, sans cesse harcelées de sollicitations, étaient peu accessibles, sauf exception. Mirèio fut dédié à Lamartine, par le poème suivant:

A LAMARTINE

S'ai l'ur que moun barquet sus l'oundo s'amatine,
Senso cregne l'ivèr,
A tu benedicioun, o divin Lamartine
Que n'as pres lou gouvèr!

S'à ma pro i'a'n bouquet, bouquet de lausié flòri,
Es tu que me l'as fa;
E se ma velo es gounflo es l'auro de ta glòri
Que dedins i'a boufa.

Adounc, coume un pilot que d'une gleiso bloundo
Escalo lou coulet,
E sus l'autar dou sant que l'a garda sus l'oundo
Pendoulo un veisselet,

Te counsacre Mirèio; es moun cor, es moun amo,
Es la flour de mis an;
Es un rasin de Crau qu'emé toute sa ramo
Te porge un païsan.

Alargant coume un rèi, quand tu m'enlusières
Au mitan de Paris,
Sabes qu'à toun oustau lou jour que me diguères:
Tu Marcellus eris,

Coume fai la miòugrano au rai que l'amaduro,
Moun cor se durbiguè,
E noun poudènt trouva plus tendro parladuro
En plour s'espandiguè.

A LAMARTINE

Si j'ai l'heur d'avoir à flot de bon matin ma nacelle — sans craindre l'hiver — à toi bénédiction, ô divin Lamartine, — qui en a pris le gouvernail;

Si à ma proue se trouve un bouquet, bouquet de laurier en fleur, — c'est toi qui me l'as fait; et si ma voile enfle, c'est le vent de ta gloire, — qui dedans a soufflé.

C'est pourquoi, tel qu'un pilote gravit la colline d'une église blonde — et sur l'autel du saint qui l'a gardé sur l'onde, — suspend un petit bateau,

Je te consacre Mireille, c'est mon cœur et mon âme, — c'est la fleur de mes ans; — c'est un raisin de Crau qu'avec toute sa branche — t'offre un paysan.

Généreux comme un roi, — lorsque tu m'illustras — au milieu de Paris, — tu sais que, dans ta maison, le jour où tu me dis: Tu Marcellus eris,

Comme fait la grenade au rayon qui la mûrit, — mon cœur s'ouvrit, — et ne pouvant trouver un plus tendre langage — en pleurs se répandit.

L'auteur, en une introduction préparatoire, expose le sujet de Mireille, ces chants, s'adressent spécialement aux pâtres et habitants des Mas.

Cante uno chato de Prouvènço;
Dins lis amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro
Iéu la vole segui, etc.

Je chante une jeune fille de Provence; — Dans les amours de sa jeunesse, — à travers la Crau, vers la mer, dans les blés, — Humble écolier du grand Homère, — Je veux la suivre, etc.

Le poète ajoute une prière à Dieu qui naquit parmi les pâtres, demandant au Créateur la flamme destinée à embellir son œuvre et la possibilité d'atteindre à un idéal supérieur.

Voici la pâle esquisse de cette histoire émouvante, simple et tragique, car il faut que les êtres aimants souffrent; il semble que l'amour, généralement dédaigne les chemins faciles à parcourir:

— Vincent et son père, maître Ambroise, sont vanniers, ils vont de mas en mas réparant les corbeilles rompues et les paniers troués. Ils arrivent au mas des Micocoules, où habite Mireille avec ses parents. La jeune fille vient de donner leur pâture de feuilles de mûrier, aux vers à soie. Gaiement, elle babille avec qui lui plaît. Trois prétendants se disputent sa main, et son père, maître Ramon, rêve pour elle d'un riche mariage, il refuse donc son consentement à une union avec le fils du vannier ne possédant que sa jeunesse, sa beauté et son amour pour Mireille. Ourrias, le bouvier, convoitant aussi la jolie provençale, se jette sur Vincent, le blesse de son trident camarguais, et l'abandonnant mourant, il s'enfuit. La justice immanente le punit aussitôt, le meurtrier fait chavirer la barque dans laquelle il est monté pour traverser le Rhône et fuir le lieu du crime. Le poids de ses péchés le rend trop lourd pour qu'il puisse voguer sur l'autre rive à bon port.

Vincent, trouvé agonisant sur la route, est conduit par Mireille auprès de Taven, la sorcière des Baux, qui dispose d'éléments surnaturels. Porté dans une caverne, que l'on montre encore actuellement, ainsi que la table dite de porphyre sur laquelle il fut étendu, les incantations magiques et les remèdes extraits des herbes particulièrement odorantes des Alpilles, lui rendent rapidement la santé.

Le chant VI^e de Mireille nous le permettant, nous ouvrons une parenthèse sur ce miracle de la nature qu'est la Cité des Baux. Si on emprunte pour y parvenir la voie partant d'Arles, on traverse le Paradou, Montmajour, Fontvieille où se trouve le moulin des lettres d'Alphonse Daudet; du côté opposé Saint-Rémy. Il n'existe pas de spectacle plus impressionnant que l'arrivée par les carrières. On se trouve au milieu de blocs rocheux aux dimensions titanesques, et lorsqu'ils ne bordent qu'un côté de la route, de l'autre s'offrent les précipices hallucinants, car cette montée semble être en spirale, et les tournants ont une brusquerie dangereuse.

Après la traversée de la cité bâtie en amphithéâtre au-dessus de la falaise à pic, ornée de ruelles, que peuplent l'imprévu des maisons de style Renaissance, parfois creusées directement dans la pierre et dont les salles sont voûtées gracieusement, nous atteignons une place, sur laquelle se dresse l'église Saint-Vincent, construite au Xe siècle. Le prince de Manville, Bianchi a fait restaurer ce monument historique dont l'intérieur représente trois nefs rectangulaires et dans lequel se trouve le tombeau de sa famille; à gauche, dans une chapelle, sur un sarcophage dort étendue une jeune femme sculptée dans le marbre, chastement enveloppée des plis rigides de sa robe; les paupières closes elle semble recueillie, et vivre une vie intérieure, par delà le temps. Dans cette même église, il y a quelques années, des squelettes furent découverts, l'un d'eux portait encore, attachée au crâne, une admirable chevelure blonde, ayant appartenu à une princesse florentine du XVe siècle. Enfouis dans la tombe depuis quatre cents ans, ces cheveux n'avaient rien perdu de leur singulière vitalité. La Cabeluro d'or fut honorée par un pèlerinage des Cigaliers, et devint une des attractions curieuses de la Cité des ruines. Bonaparte Wyse, auteur des Papillons bleus, et Jean Aicard ont trouvé dans cette circonstance prodigieuse, une inspiration pour des poèmes et sonnets.

Aux Baux chaque pierre est plus qu'ailleurs une page d'histoire, nous sommes ici sur le territoire de la Rome gauloise, il subsiste peu de souvenirs de cette antiquité reculée, mais on la pressent néanmoins à chaque pas, dans cette atmosphère sauvage et rude, où l'on respire un air de tragique mystère. Errant au milieu des ruines désertiques, dans le silence vibrant, pathétique, nous arrivons au sommet de cette crête des Alpilles, où se dresse formidable, orgueilleuse et terriblement délabrée, la silhouette de l'ancien château féodal. Les princes d'Orange, les comtes de Provence, portant le titre de Roi d'Arles et de Vienne, empereur de Constantinople, vécurent là. Quelle époque, où l'on marchandait et vendait une ville comme nous faisons aujourd'hui d'une maison! Car Barral des Baux vendit, paraît-il, effectivement à Charles d'Anjou, la République d'Arles. Et la Reine Jeanne l'échangea également plus tard. Il y eut dans ce coin perdu, des Cours d'Amour au Moyen Age, donnant lieu à un rassemblement de troubadours, que les seigneurs appelaient auprès d'eux pour se divertir, et dont ils amélioraient parfois le sort précaire.

Nous nous dirigeons au bout du promontoire. Devant nos yeux, s'étend un indescriptible panorama, c'est la vallée, et cependant par un mirage étrange, nous avons l'illusion de la mer. On croit percevoir tantôt le jeu mystérieux des vagues accourant, tantôt la nappe paisible et grise d'un étang, alors qu'en réalité, nous voyons l'étendue de la Crau, la Camargue, la plaine d'Arles et le ruban argenté du Rhône qui serpente au loin; à l'infini de l'horizon clair, se confondent le bleu du ciel et celui de la Méditerranée, tandis que des vapeurs étranges s'élèvent dans l'éther azuré. Par les pentes rapides, parfumées de thym et de lavande où butine un innombrable peuple d'abeilles, nous descendons en face du château où se dressent d'autres pics. C'est là, dans un chaos extraordinaire, que se trouvent des grottes préhistoriques et le Trou des Fées, où fut apporté Vincent, ainsi que les gorges profondes du Val d'Enfer, dont s'inspira paraît-il, Dante Alighieri pour son Enfer, une des parties de la trilogie de ce splendide poème La Divine Comédie.

C'est en ces lieux étranges, royaume des chauves-souris que, parée de Mandragore fraîchement arrachée, Taven évoque les esprits, accourus dociles à sa voix, et elle force le mal à engendrer le bien, tout en faisant surgir devant Mireille et Vincent des images fantastiques, des fantômes, des démons et des gnomes, le mystère, le merveilleux s'allient à la superstition et forment des tableaux saisissants, grandioses. Nous souhaiterions à l'opéra-comique Mireille, un décor de cette scène, qui est dans le drame, une des plus caractéristiques.

Vincent guéri, Mireille ne peut fléchir son père. Elle est maudite parce qu'elle ne veut pas renoncer à celui qu'elle aime, fuyant sa maison, elle traverse la Crau déserte, pour aller au tombeau des Saintes-Maries, prier. Nuit et jour elle marche, et tombe épuisée, devant l'église. Les Saintes lui apparaissent, lumineuses, la consolent et l'accueillent au moment où elle expire dans les bras de Vincent et de ses parents accourus désespérément à sa recherche.

Mais les Saintes-Maries que sont-elles pour les lecteurs étrangers à la Provence? Nous répondrons à la question qui pourrait nous être posée à ce sujet: Parmi les souvenirs pieux faisant partie de la Légende Dorée du pays provençal, celui des Saintes-Maries est au premier rang.

Après le jour de l'Ascension du Sauveur, sur une barque sans voile ni rames, Saint Maximin, l'apôtre, Marie de Magdala, Saint Lazare le ressuscité, Marie, belle-sœur de la Sainte Vierge, Marie Salomé, mère de Saint Jean-Baptiste, et leur servante Sarah, l'Egyptienne, quittèrent Jérusalem. A l'extrémité de la Camargue, sur une plage sablonneuse, ils abordèrent, et depuis une antiquité reculée ce lieu s'appelle les Saintes-Maries de la Mer.

Marie-Magdeleine, pendant trente ans fit pénitence dans une grotte, à quelques kilomètres de Marseille, la Sainte-Baume d'aujourd'hui.

Une église curieuse, ressemblant à une forteresse, est aux Saintes-Maries de la Mer un but de pèlerinages nombreux, auxquels s'adjoignent ceux des bohémiens vénérant leur patronne Sainte Sarah. C'est là que se rendit Mireille implorante, faisant don de sa volonté, de son amour de son bonheur, et n'attendant que des Saintes l'arrêt du destin.

Elle meurt, le cœur apaisé; l'angoisse de la dernière heure lui est épargnée, son âme fuit dans la clarté céleste, sans regrets.

On remarquera dans toutes les conceptions mistraliennes un mysticisme qui est un des éléments de la poésie du Maître. Dans son œuvre, une place est généralement réservée à la prière et aux légendes religieuses. Dans l'admirable poème de Mireille, il faudrait transcrire l'histoire que les Saintes racontent à l'héroïne, elle contient une philosophie et une morale consolantes s'accordant avec nos dogmes chrétiens. Il faudrait aussi traduire les dialogues des héros très près de la belle nature, il s'en dégage une impression de volupté chaste et d'infinie tendresse.

Nous devons conclure, pour être véridique, que Mireille n'eût pas connu un succès universel, si Charles Gounod ne l'avait transformé en une œuvre lyrique, charmante, fraîche et gracieuse, qui demeure au répertoire. Devons-nous regretter la farouche et violente couleur du texte? au point de vue littéraire, certainement.

Le musicien de F. Mistral vint à Saint-Rémy pour composer la partition, afin de chercher une inspiration plus sûre, plus exacte, dans le cadre où avait été conçu le drame.

Mireille fut représenté à Paris, à l'Opéra-Comique, en 1863. Ce fut une des rares occasions où Frédéric Mistral consentit à s'éloigner de sa Provence.

En 1867, le second ouvrage du poète fut édité: Calendal, poème moins goûté de la généralité des admirateurs du génie mistralien, que Mireille, mais plus essentiellement provençal, et, d'un dessin plus serré, plus impeccable encore.

CALENDAL

Esterelle, qui reçoit, supposons-nous, son nom de la montagne rouge ayant la première émergé de la Méditerranée, lors de la formation du monde terrestre, dernière survivante des princes des Baux, mariée à un capitaine de brigands Séveran, qu'elle quitta le jour de ses noces, en apprenant son identité véritable, se cache dans les bois de Cassis, où les arbres d'essences diverses, ne dépouillent point leurs feuilles en hiver. Calendal la rencontre. Les jeunes gens s'aiment ingénument.

Calendal combattra Séveran, afin de rendre la liberté à la bien-aimée, il est né à Cassis, près de Marseille; le petit port de pêcheurs, offre à F. Mistral l'occasion de conter des fables exquises, tout en donnant libre cours à son lyrisme magnifique.

Le jeune héros possède une âme aventureuse, il est favorisé des dieux, une pêche miraculeuse de 200 thons énormes constitue sa richesse subite. On imagine, sans peine, la splendeur colorée de ces récits prestigieux.

Le poème épique, d'un mouvement rapide se poursuit. Calendal, héros sans peur, abat les mélèzes du Mont Ventoux, il atteint l'inaccessible Rocher de cire; et s'empare du miel des abeilles, pacifie à la Sainte Baume les Compagnons du Tour de France, parvient à vaincre le bandit Marco-mau, et accomplit une série de hauts faits prouvant à Esterelle sa valeur sans égale.

Séveran, l'époux indigne, surveillant de loin les amoureux, entraîne Calendal en une réunion sardanapalesque, les plus jolies pécheresses le sollicitent, il repousse toutes les tentations; sur le point de vaincre son rival qui l'a provoqué, il est traîtreusement atteint, blessé grièvement, et enfermé dans un cachot.

L'Amour, sous la forme de Fortunette la danseuse, le délivre, il se précipite auprès d'Esterelle, un incendie est allumé traîtreusement autour du Mont Gibal où tous deux se sont réfugiés, mais les Cassidens, accourus en foule l'éteignent. Séveran tombe, carbonisé, victime de sa méchanceté, et Calendal, porté en triomphe, nommé Consul perpétuel, peut enfin goûter, avec Esterelle libre, un bonheur conquis de haute lutte. Ainsi se termine cette épopée, d'un caractère homérique, dans laquelle F. Mistral exprime tous les sentiments nobles et justes avec une grandeur exaltée que nous retrouvons dans chacune de ses conceptions.

Nous poursuivons l'ordre chronologique de l'œuvre. En 1875, un recueil de poèmes Lis Isclo d'Or, affirme sa manière symbolique, et son génie lyrique, autant que la profondeur de sa sensibilité.

Sous ce vocable Les Iles d'or, on désigne un petit groupe, Porquerolles, Port-Cros, etc., près d'Hyères et de Toulon. Les instants célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas, disait F. Mistral, les Iles d'or de l'existence?

Nerte, un conte en vers, empreint de mysticisme religieux, et recelant un fait historique, parut la même année.

Nerte. — A Châteaurenard, vivait le seigneur Pons que la passion du jeu dévorait. Pour se procurer de l'argent, après s'être ruiné, il vendit au diable sa fille Nerte, encore enfant, le démon viendrait la chercher quelques années plus tard.

Dans l'intervalle, pris de remords, et songeant au moyen de la sauver, Pons vient avec son enfant au secours du Pape Benoît XIII, assiégé en Avignon, par le maréchal Boucicaut. Sa Sainteté peut ainsi, avec l'aide de ce seigneur qui escompte sa reconnaissance, s'enfuir à Châteaurenard par un passage souterrain, reliant à cette petite localité sur l'autre rive de la Durance, la cité papale.

Nerte demande alors au Souverain Pontife de la protéger contre le diable, et il lui conseille d'entrer au couvent, mais le neveu du Pape, Rodrigue de Lune, aime la jeune fille, il s'offre à la défendre. Il est trop tard, elle a promis de se consacrer à Dieu, et ne peut faillir à ce serment solennel.

Nerte, subissant tour à tour la suggestion de bons et mauvais sentiments, prononce ses vœux, elle est ensuite enlevée du couvent par son amoureux, et se trouve séparée de lui dans un combat, aux Alyscamps d'Arles.

Après mille péripéties, elle rejoint enfin Rodrigue, et ce dernier, voulant mettre en fuite le diable, survenu pour réclamer sa proie, trace dans l'air un signe de croix. Belzébuth est vaincu, le chevalier de Nerte se volatilise, et elle-même est transformée en une statue de pierre silhouettant une religieuse.

En dépit des grandes et réelles qualités scéniques de ce drame, il n'eut jamais ni la popularité, ni le succès de Mireille et, traduit en opéra par les soins du compositeur Widor, il ne semble pas avoir conquis le public.

Le 27 septembre 1876, F. Mistral, à 46 ans, épousait à Dijon une belle jeune fille, Mlle Marie Rivière, qui fut pour lui la compagne rêvée.

En 1888, l'histoire de la Reine Jeanne, petite fille de Robert d'Anjou, roi de Naples, elle-même reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem, comtesse de Provence, tente le poète. Cette femme est légendaire au pays de Mireille, malgré les appréciations sévères dont on l'accable. Pour le peuple, elle demeure vénérable, et dans maints villages et villes du Sud-Est, des monuments, des statues, des fontaines, lui sont dédiés.

Encore enfant, elle fut mariée au Prince André de Hongrie; cette union ne fut pas heureuse. Le prince, brutal et sanguinaire, provoqua des haines, il mourut étranglé mystérieusement en 1345. Jeanne, accusée de l'assassinat de son mari, s'en défendit à grand'peine, et fut poursuivie en justice. Néanmoins, elle épousa, en 1346, son cousin, Louis de Tarente, et se maria deux fois encore dans la suite. Urbain VI devait plus tard décréter la déchéance de cette reine charmante; emprisonnée par son cousin et héritier Charles de Durazzo, on la fit mourir étouffée entre deux coussins, disent les uns, la tête tranchée, prétendent les autres. Nous ne faisons pas office d'historien sur ce thème, nous contentant de retracer ici brièvement la vie de l'héroïne, qui a inspiré à F. Mistral une de ses belles œuvres dramatiques.

LA REINE JEANNE

La première partie de l'action se passe à Naples, le dénouement a pour cadre Avignon. L'accusée comparaît dans la salle consistoriale où siègent le Pape Clément VI et son tribunal. Pétrarque lui-même intervient, assurant de son inaltérable respect, la petite-fille de son protecteur et ami Robert d'Anjou.

Elle ne devait pas être coupable, celle à propos de laquelle les vieux Provençaux disaient à leurs petits enfants: — Aime Dieu et la Reine Jeanne!

Il est dit dans l'histoire de Pétrarque que cette femme prodigieuse, dont la fin fut si terrible, vendit au Pape la ville d'Avignon qui était devenue sa propriété depuis la mort de Robert d'Anjou. S'il faut en croire certains grimoires du XIVE siècle, ceci incita à l'indulgence Clément VI, et fut une des causes d'un jugement rendu en faveur de la reine de Naples, Jugement qui ne fut point ratifié plus tard par Urbain VI, ainsi que nous l'avons vu.

En 1897, le Poème du Rhône, œuvre capitale, est créé par F. Mistral; il atteint alors, selon nous, l'apogée de son génie.

Il faut étudier dans le texte cette admirable synthèse, afin de goûter le lyrisme passionné, émouvant de ces vers au rythme sonore. Nous nous trouvons encore dans ce poème, en présence d'une allégorie dramatique aux multiples personnages.

LE POÈME DU RHONE

Le Caburle, bateau à voile, guidant une suite d'autres bateaux, conduit par le patron Apian, quitte Lyon, à destination de Beaucaire, dont l'importante foire attirait en ce temps-là un grand nombre de visiteurs.

A Vernaison, on embarque un passager, le Prince d'Orange, fils du roi de Hollande, à la recherche d'une Naïade, et désireux d'approcher la ville d'Orange dont il porte le nom. Le Caburle poursuit sa route entre les rives verdoyantes, les coteaux couverts de vignobles, jusqu'à Valence, où de jolies jeunes femmes vénitiennes fort gaies, accompagnées de deux cavaliers, montent à son bord.

On côtoie le gouffre de Gournier, où jadis s'effondra un couvent de religieuses. A minuit, tout comme à Ys sur la côte bretonne, on entend les cloches tinter dans le Rhône, en cet endroit.

Enfin on arrive vers l'Ardèche, où l'on rencontre la Fée, l'héroïne du fleuve, Anglore. Aussitôt une idylle s'ébauche entre la jeune fille et le Prince d'Orange, qu'elle s'obstine à identifier au Dieu malin et parfois malfaisant des eaux, le Drac.

A Avignon, la file des bateaux s'arrête vers le pont Saint-Bénézet, et, poursuivant le long voyage, parvient à Beaucaire. Dans cette ville, que la foire rendait tumultueuse, Guillaume d'Orange est blessé, et se fiance à l'Anglore.

Après une station de quelques jours, le Caburle remonte péniblement le fleuve, il repasse à Avignon, à Pont-Saint-Espirit, etc., on prévoit la catastrophe, à l'apparition d'un pyroscaphe. La machine infernale sera la cause de la destruction du bateau que conduit le patron Apian, se croyant jusqu'alors maître du Rhône. Toutes les barques s'entrechoquent violemment et se brisent. L'Anglore a disparu ainsi que Guillaume d'Orange. Quelques naufragés, survivants, atteignent le rivage et poursuivent à pied leur retour lamentable.

Ce poème épique, allégorique, symbolique, dans lequel est enfermé tout le merveilleux que chacune des œuvres de F. Mistral contient, permet plus encore que tout autre ouvrage de lui décerner le titre glorieux du dernier des Homérides.

L'auteur a-t-il voulu peindre la fin d'une époque engloutie dans l'oubli par les effets du progrès? Peut-être. Mais quelles belles leçons nous sont données par les commentaires et propos du patron Apian, magnifique individualité, portant en son âme l'âme de tous les fidèles du passé, de ce passé receleur de secrets et de la science universelle sans lesquels le présent ne serait pas. Quel artisan de logique, ce patron Apian, sachant vivre dans la sagesse et la prudence, sans pour cela exclure de son esprit l'Idéal et l'Illusion.

Dans ce Poème du Rhône, nous retrouvons notre fleuve tour à tour calme et joyeux, ou torrentueux, roulant en ses vagues d'insondables mystères. Nous songeons, devant les pages souveraines de F. Mistral, à la figure expressive, ardente et forte, que le sculpteur Vermare a donnée au groupe ornant la façade du Palais du Commerce de Lyon. Qu'on nous tolère des comparaisons, ne nuisant en rien à la netteté de notre sujet, tous les Arts évocateurs de beauté et de puissance se lient entr'eux, la sculpture est un des compléments de la poésie, de la tragédie, aussi bien que la peinture, la musique.

En 1899, F. Mistral inaugurerait à Arles le Muséon Arlaten, contenant l'histoire provençale à travers les siècles, représentée par d'innombrables objets, auxquels chaque jour s'ajoute dévotieusement quelque nouveau souvenir.

Dix ans après, en 1909, le Poète obtint l'autorisation d'acheter un palais du XV^e siècle avec la somme qui lui était attribuée par le prix Nobel (nous ne connaissons pas beaucoup d'exemples d'un tel désintéressement), et, pour le Jubilé, cinquantenaire de Mireille, le transfert de l'ancien au nouveau Muséon eut lieu.

Ce palais Laval-Castellane, délicate merveille, est le reliquaire du Félibrige, le Panthéon de la Provence populaire, ainsi que le dit F. Mistral lui-même.

Les fêtes organisées à cette occasion durèrent trois jours, les 29, 30 et 31 mai. Des représentants du monde entier, des délégations de tous les pays, vinrent s'unir aux Arlésiens, des rois, des empereurs, apportèrent leurs hommages, et les Lettres, les Arts, cette élite plus admirable à certains égards que l'autre, sinon aussi aristocratique, se joignit à l'innombrable cortège des admirateurs de l'auteur de Mireille dans l'antique cité romaine.

Le 29 mai 1909 fut donc inauguré fastueusement ce Musée si diversement intéressant que nous visitons avec une curiosité recueillie. Des députés, des préfets, firent des discours, des poèmes furent dits par leurs auteurs, au nombre desquels nous citerons Mme Eugénie Houchard et Mme de Chevigné Bischofsheim reine du Félibrige qui prit la parole en provençal, sa belle péroraison se termina par ces mots: — Comme les anciens Grecs dont a parlé Goethe, nous avons vécu ici le plus beau rêve de la vie, et ce Palais le renferme maintenant pour l'Eternité...

L'Académie française, les académies de toutes les nations apportèrent leur salut au Maître de Maillane. Marius Jouveau, actuellement Capoulié, c'est-à-dire grand chef du Félibrige, et qu'en toutes circonstances nous voyons se dépenser, se dévouer pour la cause régionaliste, fit un discours empreint d'émotion, de chaleur et d'enthousiasme, puis Mme Emma Calvé, de l'Opéra-Comique, chanta les hymnes provençaux O Magali et La Coupo Santo.

L'après midi fut consacré aux jeux et farandoles. Le soir un bal Mireille, pour lequel le costume local était de rigueur, où se fit entre autres, admirer par son élégance, Mme Thérèse Boissière, née Roumanille, Reine du Félibrige, mit le comble à la joie des assistants, venus à Arles pour célébrer un homme remarquable par la noblesse de ses sentiments autant que par son œuvre littéraire, un grand Français. Une unanimité absolue remerciait, honorait F. Mistral pour avoir accompli un miracle de résurrection, par sa volonté, ses efforts, son labeur incessant, par son amour exclusif pour le sol qui l'avait vu naître, et par son génie.

Le 30 mai eut lieu, un fait rare, par souscription générale, une statue était élevée au chancre immortel de Mireille, de son vivant on la lui offrait pour ce Jubilé, dressée sur un socle, là où s'éleva jadis, le Forum d'Arles et la colonne Constantin. Cette œuvre, noble et belle, est due au ciseau du sculpteur Théodore Rivière.

Dans cette journée d'apothéose, d'autres discours furent prononcés, d'autres poèmes récités dont un par Mme Grignon-Faintrenie, directrice de l'Université des Heures, à Lyon, dû au talent de Mme Jeanne de Flandreyzy, félibresse, dont les ouvrages nombreux exaltent les beautés de nos sites et coutumes.

Nous mentionnerons parmi les orateurs de ce jour mémorable, Melchior de Vogüë. Rappelant la splendeur de Mireille et de Calendal, la pureté de langage, l'atticisme de cet académicien, lui-même fils de la contrée ensoleillée, firent de cet hommage une admirable page de littérature.

Mme Mathieu de Noailles honorait aussi F. Mistral de sa présence, en cette circonstance, elle dit elle-même, avec un art incomparable, un poème magnifique dont les rimes ailées semblèrent atteindre les cieux.

Le grand tragédien Mounet-Sully, glorifia le Maître en interprétant Lou Lioun d'Arle, et Charloun Rieu, qu'on enterra au Paradou, ainsi qu'un bon et regretté félibre il y a deux ans vint chanter au Roi de la fête, une chanson faite pour lui. Enfin, M. Dujardin-Beaumetz ministre des Beaux-Arts, décerna à Frédéric Mistral la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur, que le député Charles Roux attacha lui-même au cou du poète, et des milliers de voix entonnèrent, avec la plus admirable conviction le chant félibréen de La Coupo Santo.

Dans l'après-midi de ce 30 mai eut lieu dans les arènes d'Arles, une solennelle représentation de Mireille. En dépit du mistral qui faisait rage, cette manifestation, dans ce cadre somptueux, devant cette foule compacte, ces hautes personnalités, et la présidence de l'auteur, fut un triomphe inexprimable.

Nous ne pouvons citer ni tous les détails de ces réjouissances, ni tous les noms des assistants notables, nous dirons encore que M. Mariéton, notre compatriote, était là, et l'on vit partout au premier rang, M. Paul Duvivier, directeur du Tout-Lyon.

M. Charles Roux, qui prononça l'un des discours, le 30 mai, a fixé dans un ouvrage précieux, ayant pour titre: Le Jubilé de Frédéric Mistral, les souvenirs de ces fêtes, ce livre est un guide parfait superbement illustré; nous-mêmes nous étions là, perdu dans la foule vivant avec elle ces heures fortes. La troisième journée fut consacrée à des manifestations taurines, provençales, dans les arènes d'Arles. Durant les fêtes de ce Jubilé, chacun, dans cette atmosphère spéciale qui surexcitait et élevait les esprits, se surpassa.

Nous transcrivons Lou Lioun d'Arle, déclamé par Mounet-Sully.

LOU LIOUN D'ARLE

Desempièi que Diéu me gardo
Sus la terro di vivènt,
I'a 'n lioun que me regardo,
Emé li dos narro au vènt.
Lou cassaire que champèiro
Noun clapèiro
Lou gimerre roucassié,
Car es un lioun de pèiro
Agrouva sus Mount-Gaussié.

Au soulèu lou grand bestiàri,

I'a de jour que sèmblo d'or;
Pensatiéu et soulitàri,
I'a de jour, sèmblo que dor;
Mais quand l'auro a la maliço,
S'esfoulisso

LE LION D'ARLES

Depuis que Dieu me garde
Sur la terre des vivants,
Il y a un lion qui me regarde,
les deux narines au vent.
Le chasseur aux aguets
ne poursuit pas
l'hippogriffe des rochers.
Car c'est un lion de pierre
accroupi sur le mont Gaussier.

Au soleil la grande bête,
certains jours semble être d'or;
pensive et solitaire,
certains jours il semble qu'elle dort,
Mais quand s'irrite le vent,
il se hérissé

L'escamandre majourau,
Rebufello sa pelisso
E rugis au vènt-terrau.

Uno fes, iéu me diguère:
Escalen vers lou lioun!
E davans quand iè fuguère,
Me prenguè lou vertouioun,
En vesènt soun esquinasso
Rouginasso
Ounte cade emai mourven
Ié fournisson la tignasso
Que floutejo au caraven.

— O vièi moustre iè venguère,
Esfins orre e couloussau,
Dins toun saupre vène querre
Lou destin di Prouvençau;
Parlo tu que sèntes courre,
Sus toun mourre
L'escabot di nivoulas,
Tu qu'as vist mounta li tourre
E toumba li castelas,

Lou lioun bounias e brave,
Me faguè: — Ben-vengu sié,

le monstrueux animal:
il ébouriffe sa fourrure
Et rugit au mistral.

Une fois je me dis:
Escaladons vers le lion!

Et quand je fus devant lui,
le vertige me prit,
en voyant son dos énorme,
tout rougeâtre
ou de grands genévriers
lui fournissent la crinière
qui flotte au précipice.

O vieux monstre lui dis-je,
Sphinx horrible et colossal,
dans ton savoir je viens chercher
le destin des Provençaux:
parle, toi qui sens courir
sur ton mufle,
le troupeau des noirs nuages,
toi qui vis monter les tours
et tomber les grands châteaux.

Le lion bonasse et brave,
me répondit: Bienvenu soit,

Lou felibre qu'esperave
Agrouva sus Mount-Gaussié...
E d'abord que vos que parle,
Escambarle
Cinq cènts ans, tout dins qu'un saut,
E çai sian: lou lioun d'Arle
Me disien li Prouvençau.

— Asseta subre la glòri
De Cesar, de Coustantin,
Pèr noublesso e pèr belòri
Ai regna sus li Latin.
Li marin, fièr de ma caro
Que mascaro
D'Arle lou vièi pavaïoun,
Me saludon vuei encaro
Dins lou Goufre dou Lioun!

— Quand ma tufo mourrejavo
Sus li erso de la mar,
Qu'emé iéu cousinejavo
Lou lioun dou grand sant Marc,
Iéu ai vist, dins Sant-Trefume
Plen de lume,
Li rèi d'Arle courouna,
Li veissèu curbi moun flume
E tout Arle tresana.

Le félibre que j'attendais,
accroupi sur le mont Gaussier...
Et puisque tu veux que je parle,
je franchis,
cinq cents ans, d'un saut,
et nous voici le lion d'Arles
m'appelaient les Provençaux.

Assis sur la gloire

De César, de Constantin,
Par noblesse et par beauté
J'ai régné sur les Latins;
Les marins fiers de mon masque,
Qui orne
d'Arles l'antique pavillon,
Me saluent aujourd'hui encore
dans le golfe du Lion!

Quand ma tête se dressait
Sur les vagues de la mer,
Quand avec moi cousinait
Le lion du grand saint Marc,
Moi j'ai vu dans Saint Trophime
Resplendissant de lumière,
Les rois d'Arles couronnés,
Les vaisseaux couvrir mon fleuve.
Et tout Arles exulter.

Iéu ai vist la republico,
S'enchusclant de liberta,
Dintre la clamour publico
Elegi si poudesta;
Iéu ai vist esglàri, pesto
E tempesto;
Ai vist Roumo en Avignoun;
E de toute noblo fèsto
Siéu esta lou compagnoun.

Mai tout passo e tout alasso;
Estrambord devèn enuei;
A la niue lou jour fai plaço;
Tau risié que plouro vuei...
E de tout — sadou que n'ère, —
M'enanère
En badant coume un lesert;
Vièi e triste, o, m'entournère
Uno niue dins lou desert.

E perdu dins li clapiho,
N'aguènt plus arpo ni crò,
A la cimo dis Aupiho
M'empèirère sus lou rò...
Aro, escouto: la Prouvènço,

Moi j'ai vu la république,
Se grisant de liberté,
Dans la clameur populaire,
Elire ses podestats;
Moi j'ai vu terreurs et pestes,
Et tempêtes;
J'ai vu Rome en Avignon;
Et de toute noble fête,
J'ai été le compagnon.

Mais tout passe et tout lasse;
Enthousiasme devient ennui;
A la nuit le jour fait place;

Tel riait qui pleure aujourd'hui
Et de tout repu,
Je m'en allai,
En bayant comme un lézard
Vieux et triste, oui, je revins
Une nuit dans le désert.

Et perdu dans la pierraille,
N'ayant plus griffes ni crocs,
A la cime des Alpilles
Je me vins pétrifier!...
— Maintenant, écoute, la Provence,

Pèr defènso,
Coume iéu, n'a plus d'oungloun.
E pamens de longo pènso
A sauta sus l'escaloun.

Per l'engano o lou negòci
Que s'enausse quau voudra;
Pèr lis arme e lou trigòssi
Fague flòri quau poudra:
Tu Prouvènço, trobo e canto!
E, marcanto
Per la liro o lou cisèu,
Largo-ié tout ço qu'encanto
E que mounto dins lou cèu!

E lou grand lioun de roco,
Ounte crèisson li garrus,
Ounte lou mourven s'acroco,
Aco di, noun quinquè plus.
Au soulèu que pounchejavo
S'arrajavo
Tout lou cèu eilamoundaut;
E, ravi, moun cor sounjavo
A Mirèio, à Calendau.

Pour défense,
comme moi n'a plus d'ongles...
Et pourtant, sans cesse elle pense,
A sauter sur l'échelon.

Par la ruse ou le négoce,
Que se hausse qui voudra;
Par les armes et le tumulte,
Que triomphe qui pourra:
Toi, Provence, trouve et chante!
Et marquante,
Par la lyre ou le ciseau,
Répands-leur ce qui enchante
Et qui monte vers le ciel!

Et le grand lion de roche
Sur lequel croît la broussaille,
Où s'accroche le genièvre,
Cela dit, ne parla plus.
Au soleil qui venait de poindre

Rayonnait
Là-haut tout le ciel;
Et ravi, mon cœur songeait
A Mireille, à Calendal.

Mandadis

Mariétoun, bèu counquistaire,
Tu qu'as fa moun païs tiéu
E fas bèure si cantaire
Dins li fèsto de l'estiéu,
De Sant-Claud fin-qu'à Sant-Carle,
De Mount-Carle
Fin qu'en cime de Lioun,
Crido: Glòri au lioun d'Arle
Car t'espino aquèu lioun.

(Lis Isclo d'Or.)

Envoi.

Mariéton, beau conquérant,
Toi qui a fait mon pays tien
et qui fais boire ses chanteurs
dans les fêtes de l'été,
de Saint-Cloud jusqu'à Saint-Carlo,
de Monte-Carlo
Jusqu'aux cimes de Lyon,
crie: Gloire au Lion d'Arles!
Car ce lion a l'œil sur toi.

(Les Iles d'Or.)

Toi, Provence, qui négliges tout ce qui n'est point noble, loyal et beau, par la poésie, par des œuvres d'art, par ton soleil et ta gaieté, répands dans le monde ce qui enchante, et qui, seul étant pur, pourra monter dans le ciel, voilà la profession de foi du grand enthousiaste, du grand croyant que fut F. Mistral. C'est dans de tels sentiments, qu'il a trouvé le sens de sa vie.

Le Lion d'Arles est contenu dans le recueil des Iles d'or. Nous nous excusons de n'avoir point suivi scrupuleusement la traduction qui accompagne ce poème, nous contentant de le transcrire, en français, selon notre personnelle compréhension du texte.

Suivant notre méthode, consistant à situer les faits dans leur cadre, nous donnerons une description sommaire d'Arles, où fut consacré le génie de celui qui non seulement s'identifia à Homère et Virgile, mais qui est aussi Le Littré provençal, par son Trésor du Félibrige, encyclopédie inépuisable.

Nous sommes sur les rives rhodaniennes, à Arles, et le fleuve, ainsi qu'un immense lien d'azur opalin, relie la ville de Saint-Trophime à notre grande cité lyonnaise, qui fut romaine, elle aussi, en des temps oubliés.

Le Moyen Age avait eu une haine marquée pour le classique gréco-romain. C'est en vertu de principes faux, et au nom d'on ne sait quelle aberration coupable que fut détruite en grande partie la ville d'Arles à l'époque médiévale; les sous-sols sont certainement un tombeau de monuments ensevelis, qui jamais ne seront explorés. Cette cité, grave, silencieuse, comme recueillie dans son passé, dans ses deuils, fut extrêmement brillante au temps des César; elle n'était alors rien moins qu'une seconde Rome.

Les Arènes sont toujours splendides; jadis de pauvres habitations étaient aménagées entre les arcades; elles y restèrent longtemps.

Actuellement, le Colisée est dégagé des demeures parasites, et aux jours de courses de taureaux ou de représentation théâtrale, notre imagination nous permet le retour vers l'ère de la magnificence romaine.

Du théâtre antique, il reste quelques gradins, et deux colonnes isolées, majestueuses, imposantes, révélatrices de la perfection, de la beauté à cette époque grandiose. Au XVII^e siècle, on faisait déjà des fouilles; une admirable Vénus fut découverte et offerte au Roi-Soleil. Louis XIV sut-il qu'un de ses sculpteurs, sous prétexte de nettoyer la statue avait osé râcler, amincir, transformer cette merveille, et lui ajouter les bras qui lui manquaient, tout comme à la Vénus de Milo?

Cette œuvre est au Louvre, où chacun l'honore d'une admiration conventionnelle. Le Musée lapidaire d'Arles a fort heureusement conservé un humble moulage de plâtre de la Vénus telle qu'elle fut extraite du sol millénaire.

Entre les deux colonnes corinthiennes, se dressant fièrement dans le ciel au milieu des débris de pierres et chapiteaux, le félibre Théodore Aubanel déclama lors d'une fête, les vers admirables et voluptueux, que la Vénus d'Arles lui a inspirés.

Notre dessein n'est point d'intercaler ici l'historique détaillé de la ville d'Arles, nous excursionnons rapidement dans le domaine de la beauté, unissant les paysages, l'archéologie à la littérature, que nous leur devons.

Nous nous rendons à Saint-Trophime, en admirant d'abord le portail du XIII^e siècle, et ses infinis détails. Cette cathédrale possède un cloître des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. C'est une des richesses de ce monument religieux, un des plus intéressants que nous possédions en France.

A Arles les femmes ont plus qu'ailleurs conservé le costume provençal d'une distinction sans égale, aux jours de fêtes, les sœurs de Mireille descendent les gradins de la cathédrale, le buste enveloppé des plis harmonieux du fichu de tulle neigeux, et drapées majestueusement dans les longues jupes traînantes.

Qui ne connaît, au moins par leur nom, Les Alyscamps, ancien cimetière romain, d'où les plus beaux sarcophages ont été extraits et placés au Musée lapidaire? D'autres ornent les deux côtés de la somptueuse allée de peupliers, vision féérique, lorsque la lune argente à la fois la route et les arbres géants, et que dans les coins d'ombre on croit voir errer quelque mélancolique fantôme. De tout cela se dégage un magnétisme souverain.

Saint Trophime avait fait de ce lieu un cimetière chrétien, et, dans la chapelle, on voit encore diverses tombes, des épitaphes, un squelette de jeune fille datant du XII^e siècle. Dante Alighieri décrit dans un de ses chants, ce Campo Santo sans pareil, cette région semble avoir inspiré le génie florentin, qui apprit le langage provençal, séduit par la pureté de ce dialecte procédant et dérivant du latin, c'est là un hommage dont nous devons lui être reconnaissants.

Avant de quitter la capitale de la Provence, nous retournerons vers la ville haute et nous contemplerons le beau panorama. Les Arènes sont au premier plan, au delà quelques clochers; quelques vieilles tours; dans le lointain le Rhône fuit vers la mer et nous songeons que la magnificence romaine avait fait d'Arles la ville entre les villes, un port considérable relié au monde entier. C'est donc là que se trouvent la statue de Frédéric Mistral et le Museon Arlaten, là que chaque semaine le Maître et Mage venait au marché, devisait avec ses amis, là que, bien souvent, il dut prononcer cette phrase qui était pour lui comme une devise: — Lou soulèu me fait canta (Le soleil me fait chanter.)

En 1912, le poète publia un dernier recueil, Lis Olivado; la langue provençale y semble plus encore épurée que dans les ouvrages précédents, nous le considérons ainsi qu'une suite des Isclo d'Or, et, nous citerons Mon Tombeau, extrait de cette œuvre ultime.

MOUN TOUMBÈU

Souto mis iue vèse l'enclaus
E la capoucho blanquinello,
Ounte, coume li cacalaus,
M'aclatarai à l'oumbrinello.

Supreme esfors de noste ourguei
Pèr nous sauva dou tèms que manjo,
Empacho pas qu'aièr o vuei
En long oublid lèu-lèu se chanjo!

E quand li gènt demandaran
A Jan di Figo o Jan di Guèto:
— Qu'es aquèu domo? — Respoudran:
— Acò 's la toumbo dou Pouèto.

MON TOMBEAU

Sous mes yeux je vois l'enclos
Et la coupole blanche
Où, comme les escargots,
Je me tapirai à l'ombrette.

Suprême effort de notre orgueil
Pour nous sauver du temps vorace,
Cela n'empêche hier ou aujourd'hui
De se changer vite en oubli.

Et quand les gens demanderont
A Jean des Figues, à Jean des Guêtres:
Quel est ce dôme? — Ils répondront:
— Ça, c'est la tombe du Poète.

Ero un que faguè de cansoun
Pèr une bello Prouvençalo
Que iè disien Mireio; soun,
Coume en Camargo li mouissalo,

Escampihado un pau pertout...
Mai éu restavo dins Maiano
E li ancian dàu terradou
L'an vist treva nostis andano.

E pièi un jour diran: — Ero un
Que l'avien fa rèi de Prouvènço...
Mai de soun noum li grihet brun
Canton soulet la survivènço!

Enfin à bout d'esplicacioun,
Diran: — Es lou toumbèu d'un mage,
Car d'uno estello à sèt raioun
Lou mounumen porto l'image.

C'en était un qui faisait des chansons
Pour une belle Provençale
Qu'on appelait Mireille; elles sont
Comme en Camargue les moustiques,

Eparpillées un peu partout...
Mais lui, demeurait dans Maillane
Et les anciens du terroir
l'ont vu fréquenter nos chemins.

Et puis un jour on dira: C'est celui
Qu'on avait fait roi de Provence
Mais de son nom les grillons bruns
Chantent seuls la survivance.

Enfin à bout d'explications,
On dira: C'est le tombeau d'un mage,

Car d'une étoile à sept rayons
Le monument porte l'image.

Ces vers au rythme viril, contiennent une pensée noble, une sage sérénité. Nous rappelons que l'étoile à sept rayons se trouve dans les armes des félibres, dont la patronne est Sainte Estelle, ou étoile sainte, ainsi que cela se peut traduire en langue d'Oc. Le Mage Frédéri avait foi dans la puissance des astres et dans leur protection. Sans doute, pour lui, l'étoile, dans le ciel de Provence, représentait un idéal très haut, qu'il devait sans cesse chercher à atteindre.

Nous avons rapidement parcouru les divers stades de l'existence du Poète, et le cycle de l'œuvre aux ramifications sans fin est clos.

F. Mistral a 84 ans, son esprit est toujours actif, sa taille majestueuse, le poids des ans lui semble léger, cependant, sa philosophie le conduit à songer qu'il faut mourir, c'était là une intuition comme en avait, en toutes graves circonstances, le Maître de Maillane.

Le 25 mars 1914, atteint de la grippe, il rend à Dieu son âme limpide, il a la même vision que Mireille, il murmure dans un dernier soupir: li Santo (les Saintes). Ces Saintes Maries de la Mer, auxquelles il avait voué un culte particulier durent lui tendre la main pour franchir le suprême passage, et le conduire dans l'immortalité. La douleur de Mme Mistral fut partagée par la Provence toute entière. Notre poète repose dans le cimetière de Maillane, sous le pavillon édifié sur le modèle de celui de la Reine Jeanne, aux Baux.

Ceux qui ont pu voir ce grand et beau vieillard parcourir d'un pas allègre nos routes blanches qu'ombrent les séculaires platanes, s'arrêtant auprès des paysans au travail, les interrogeant, les conseillant, les félicitant, exhortant les jeunes à ne point désertier la culture, ceux qui ont serré sa main loyale toujours tendue, ceux qui ont vu ce masque admirable, ces yeux brillants d'une éternelle jeunesse, d'ardeur et de foi; celles qui au cours d'une manifestation régionale ont reçu sur leur front que la gracieuse et originale coiffure arlésienne laisse découvert, le baiser paternel du Maître vénéré, ceux-là marqués d'une ineffaçable empreinte, ne sauraient oublier Frédéric Mistral. Ils lui ont élevé dans leur cœur et leur mémoire un temple, ils l'honorent d'un culte pieux, attendri, reconnaissant.

Ce qui fait réellement grands les êtres, c'est peut-être moins leur génie que leur bonté envers tous. Le Christ n'a-t-il pas dit:

— Aimez-vous les uns les autres, et Saint Augustin: — Aimez, et faites ensuite ce que vous voudrez. Comme pour bien marquer qu'il n'est pas de vertu supérieure à la pratique de l'amour du prochain.

CONCLUSIONS

La caractéristique de ce régionaliste nous semble nettement déterminée. Dans son œuvre, tout est amour, lumière, confiance et espérance, nous y rencontrons ce que nous qualifierons: un esprit de justice et d'équité.

Le prisme à travers lequel F. Mistral voit la vie, offre à nos regards de franches et brillantes couleurs, si le noir y est mêlé, c'est afin qu'un contraste nous permette d'en mieux fixer la luminosité sans être trop éblouis.

La littérature, la personnalité du Maître, apparaissent puissantes, son génie contient les plus belles qualités de notre nation, laborieuse, vibrante, saine, accessible à la perception de toute beauté, ennemie du sophisme pernicieux.

Partout s'affirme l'ampleur naturelle de sa pensée, de son style exempt de tout artifice, le coloris des images rendu vivant par les mots justes, une belle ligne et un émouvant intérêt. Un souci de moraliste pourrions-nous dire, est apparent dans la manière de F. Mistral, ce poète dont l'action sociale, rénovatrice est unique semble avoir eu pour directive, la trilogie des âmes supérieures. Le beau, le bien, le vrai, en un mot les principes du triangle platonicien. Il est une émanation particulière de l'âme française au XIXe siècle.

Un préjugé sépare l'Humanisme, l'attachement aux traditions gréco-latines, des croyances chrétiennes, l'Humanisme n'entraîne pas fatalement au paganisme. F. Mistral, ajoute seulement la philosophie des premiers âges de la civilisation à ses propres convictions, sa suggestion intellectuelle, plus solidement étayée s'en accroît, et sa pensée en est plus aristocratique.

La Colline Inspirée de Maurice Barrès est aussi celle de notre Poète, son sommet est inaccessible aux sceptiques. Il y a du divin dans chaque livre du chantre de Mireille, ses tendances sont celles d'un croyant. L'œuvre entière recèle une cohésion parfaite, les diverses particularités forment un ensemble,

qui se retrouve dans Calendal, comme dans Nerto ou dans le Poème du Rhône, alors que les thèmes de ses conceptions sont totalement étrangères les unes aux autres.

Tous les héros de F. Mistral sont traités selon une psychologie strictement exacte, variant avec chaque type d'humanité présenté, Mireille, Nerto, sont des âmes croyantes et saintes, Vincent est un enfant de la Nature, sans complications, le patron Apian, du Poème du Rhône un homme simple, et savant uniquement, parce qu'il a longtemps réfléchi.

Pour les profanes F. Mistral est seulement un poète provençal quelconque, et tout son mérite consiste en une originalité linguistique savoureuse.

Cette erreur est impardonnable, c'est pourquoi nous insistons sur ce point: Notre grand animateur possède une érudition supérieure, vaste et solide, il est licencié en droit, peu de savants ont poussé aussi profondément que lui l'étude du grec et du latin, l'influence classique soutient sa vocation poétique lyrique, et son esprit universel s'inspire à la fois d'Homère, de Virgile et d'Aristote ses maîtres en poésie, et en philosophie humaniste; mais, sa métaphysique nous paraît proche de celle de Malebranche, nous admettrions volontiers que, le chantre de Mireille a beaucoup médité sur la doctrine Cartésienne.

L'art de F. Mistral est parfois rustique. Nous disons art: pour être poète, il faut d'abord être artiste. Un talent fait uniquement de parfaites connaissances techniques, auxquelles manqueraient l'inspiration, la musique intérieure, la sensibilité, ne créerait aucune poésie, aucun épanouissement. Le Roi des félibres donne à la nature sa valeur infinie, exprimant sans cesse à Dieu sa gratitude, pour l'avoir faite telle qu'elle est, telle qu'il la voit et l'interprète, ce qui ne nuit en rien à son idéalisme.

Idéaliste, il ne fait à son idéal aucune concession; il y a en ce caractère une domination, une volonté sans violence, une vigueur morale, qui doit le conduire à la victoire.

Frédéric Mistral, vit, travaille, agit dans la clarté, dans la vibrante lumière; c'est pourquoi son œuvre apparaît étincelante de vérité et de foi vive.

Chez lui l'impartialité s'allie à une indépendance d'idées absolue, nous le voyons sans cesse suivre la voie de la raison, entraîné par une exacte vision de toutes choses, s'écartant résolument d'un dogmatisme étroit. Il n'a rien d'un doctrinaire, il n'est l'esclave d'aucune méthode, il pense librement, aucun esprit n'est mieux équilibré que le sien, son œuvre entière recèle une entité, une unité remarquable, qu'il se montre en certaines heures d'inspiration, poète spiritualiste, ou, le plus fréquemment, poète de la Terre latine, il demeure dans cette atmosphère transparente qui est son élément propre.

Le style du Maître est toujours ferme, net, concentré, et cependant nul écrivain, nul poète ne peut prétendre à une imagination plus brillante, sa forte culture lui permet de ciseler les mots, sans nuire en rien à l'expression complète de l'idée.

Non seulement, il est le classique par excellence, mais encore le virtuose le plus étonnant, unissant la précision la perfection de la forme, à la fantaisie du fond.

A côté de ces vertus puissantes, de cette vigueur morale, notre grand troubadour avait les puérités exquises du rêveur; il accueillait avec joie les légendes, montrait parfois les innocentes superstitions d'un esprit anti-pessimiste, respectueux des concepts fondamentaux, et néanmoins éloigné de tout système conventionnel. L'Invisible préoccupe F. Mistral; ce croyant métaphysicien à ses heures, admet la manifestation des puissances occultes; il le fait sans essayer le moins du monde à briser le cercle dans lequel nous enferme, en nous protégeant contre toute incursion dangereuse dans le domaine des impondérables mystères, la Foi catholique. Il ne voit là qu'un moyen d'élargir son horizon, en s'expliquant dans une certaine mesure des presciences. Les présages ne sont point sorcellerie; ils sont sans doute un accord fortuit des choses, et, si le chantre de Mireille, le poète du Rhône, des Olivades, de Calendal, exploite l'allégorie, la parabole, ce n'est là qu'une preuve de sa croyance aux miracles, dont nous trouvons le récit dans les livres pieux. L'amour du mystère est pour lui un allié, un bouclier dans la lutte contre le matérialisme; être crédule n'est-ce point s'élever, sur les ailes de la poésie, jusqu'au firmament, jusqu'au monde des rêves enchantés? Par certains côtés F. Mistral est un esprit positif, mais nous ne saurions oublier qu'avant et par dessus tout il est poète lyrique, au verbe énergique certes, mais inspiré par cette Provence où tant de faits merveilleux sont attribués aux Saints; à Saint Roch, à Saint Trophime, à Saint Rémy, à Saint Gen, aux Saintes Maries, et à une infinité d'autres bienheureux. Il y a généralement dans les œuvres de F. Mistral, à part égale, des êtres bons, et des créatures mauvaises, l'esprit du mal est vaincu par l'esprit du bien, le vice se trouve puni, la vertu récompensée triomphe, l'archange Saint Michel, terrasse presque toujours Satan. Il se mêle donc chez le poète à la recherche de l'indéfinissable qui le séduit et l'attire, une implacable logique, ceci empêchera notre Mage de s'égarer dans les chemins étranges, stériles, du spiritisme, de l'ésotérisme, le côté grand et sacré de la vie le préoccupant bien davantage.

Comme Verlaine, le Maître de Maillane pouvait dire: — De la musique avant toutes choses, et avec plus juste raison, la sérénité de son âme aidant à l'harmonie du langage expressif, pathétique, sobre, musical. La cadence, le rythme, sont les éléments naturels avec lesquels se forme, s'élève spontanément la poésie provençale et chante le vers, venant docilement occuper sa place et remplir son rôle.

Auprès du constructeur dont l'œuvre est considérable, il y a l'homme, que nous voudrions montrer tel qu'il nous apparaît, ainsi qu'un sage de l'antiquité, de cette antiquité à travers laquelle il voit et poursuit son but, le plus noble qui puisse être.

Cet homme, dans F. Mistral, exerce sans cesse un contrôle sévère sur le poète; tout Méridional qu'il était, il demeurait essentiellement pondéré. Le tribut d'admiration reçu et accepté, venant de toutes parts, ne faussait en rien son jugement, socratique, pourrions-nous dire, toujours marqué au coin de ce que nous appelons communément: le bon sens. Il ne se laissait ni griser, ni entraver, il poursuivait avec méthode son œuvre, mettant au service de sa patrie, son talent, son expérience, sa notoriété. Avec une patience de Bénédictin, chaque jour il ajoutait un mot à l'œuvre particulièrement aride qu'il avait entreprise: le Trésor du Félibrige. Il fuyait la ville tentaculaire, cherchant moins sa propre gloire que celle de sa Provence adorée, à laquelle il vouait sa longue vie. Son amour pour le sol natal s'étendait à tous les Provençaux. Un de ses compatriotes lui soumettait-il quelque timide essai littéraire? il recevait toujours une réponse, un conseil, ou un encouragement. Chaque matin, oubliant les suggestions extérieures, et délaissant son labeur personnel, il consacrait deux heures à sa correspondance, écrivant lui-même de sa petite écriture énergique, des lettres à d'humbles confrères, sachant par expérience avec quelle anxiété elles étaient espérées, et quel bien elles pouvaient faire à leurs destinataires.

Non seulement par ses œuvres, mais encore par une sollicitude directe envers ses semblables, il imposait cette Renaissance à laquelle Roumanille pensa le premier. L'action lente ordonnée, persévérante du Maître, demeure infiniment profitable à sa Provence qu'il agrandit qu'il embellit, en en projetant bien loin le rayonnement prestigieux sans s'en éloigner, en obligeant ses contemporains à s'y intéresser, à en étudier les survivances latines, en créant une évolution en sa faveur.

S'il eût quitté Maillane, eût-il étendu davantage l'action de son œuvre? Nous ne le croyons pas.

D'autres poètes célèbres virent le jour dans la région méridionale et parmi eux, Edmond Rostand, né à Marseille, où il fit, au lycée de cette ville de brillantes études. Quel que soit son génie, l'auteur de Cyrano s'étant mêlé aux gens du siècle, verra son nom confondu, mis en parallèle avec celui de tous les poètes de son temps et sera traité injustement par la nouvelle école.

Selon nous, si cet homme étonnant est demeuré fidèlement régionaliste, et l'incomparable fleuron de la couronne de nos lettres félibréennes, il le doit à sa naissance dans un village, dans la libre nature, cette simple et parfaite éducatrice de ceux qui savent la comprendre et l'aimer, ayant en elle pour les initiés, l'entité susceptible de former à la fois, des techniciens et des esthéticiens.

Maillane, ce n'est pas seulement le petit coin illustré par la naissance de F. Mistral, dans l'humble maison, le Mas du Juge, ce n'est pas le souvenir de sa jeunesse enclose derrière les murs de sa seconde demeure où se trouvent un cadran solaire, et un petit lézard se chauffant au soleil, accompagné de cette inscription dont la philosophie nous donne à réfléchir:

Gai lesert bèu toun soulèu;
Lou tèms passo que trop lèu,
Deman ploura belèu.

Gai lézard bois ton soleil — le temps passe si vite, — demain peut-être pleuvra-t-il.

Ceci équivaut à un Carpe diem, sans arrière-pensée épicurienne.

Ce n'est pas le paysage pittoresque avec ses platanes géants, ses hauts et fiers cyprès, ses ruisseaux clairs fertilisant cette terre de Chanaan, ses champs fleuris et odorants, ses mas à un étage ou un simple rez-de-chaussée, et la remise surmontée de la fénière, ces mas blanchis à la chaux teintée de rose ou d'ocre pâle, ayant au-dessus de leur porte d'entrée principale, une treille alourdie en septembre de belles grappes de raisins blonds ou vermeils, ainsi qu'on a coutume d'en voir dans la campagne florentine. Non, Maillane, c'est évidemment tout cela, mais c'est aussi tous les villages provençaux à la fois, et toute la Provence, parce que la même âme des choses existe chez nous comme une sorte de solidarité naturelle. Cette uniformité n'engendre aucune monotonie, elle crée une homogénéité superbe, un style, l'harmonie esthétique plastique d'un décor inimitable, dont jamais on ne se lasse.

Dans le pays des Cigales où tout était favorable à son rêve, le Dieu animant l'esprit de F. Mistral ne se taisait jamais, il ne cessait de parler à travers la voix persuasive du poète, qui ignorait cette lassitude douloureuse commune à tous ceux qui pensent et extériorisent leur pensée.

Y a-t-il d'autres vies offrant une unité aussi absolue, une pareille concordance entre le désir, la volonté et l'action? Nous ne le croyons pas.

Avant de poursuivre, il est temps de faire ici une place à quelques-uns de ceux qui ont contribué à l'œuvre de régénérescence du langage régional et à la grandeur de la Provence. C'est à Joseph Roumanille qu'il convient de rapporter l'honneur d'une initiative concernant la Renaissance provençale littéraire, alors que ce langage dérivait progressivement en un patois fantaisiste; il fut, nous nous plaisons à le répéter afin qu'aucune équivoque ne puisse exister, le promoteur d'une réaction à laquelle on doit des réformes orthographiques, et la purification du dialecte.

SALUDACIOUN

Aro moun Diéu, pode mourir,
Aro, o bonur! qu'ai vist flouri
L'aubre que plantèro en Prouvènço
E que m'avès douna, moun Diéu pèr recoumpènso,
De veire, à soun entour, Prouvençau, Catalan,
Bèus enfant de la memo maire,
Se recounéisse fraire, e, la man dins la man,
Canta'nsén e s'ama coume s'amon de fraire!
Grand aubre felibren, aro t'ai vist flouri:
Eh bèn! aro, o moun Diéu! aro pode mourir!

(Li flour de Sauvi) J. ROUMANILLE.

SALUTATION

Maintenant, mon Dieu, je puis mourir, — maintenant ô bonheur! que j'ai vu fleurir — l'arbre que je plantai en Provence, — et que vous m'avez donné mon Dieu pour récompense — de voir à son entour, Provençaux, Catalans, — beaux enfants de la même mère, — se reconnaître frères, et, la main dans la main, — chanter ensemble et s'aimer comme s'aiment des frères!
Grand arbre félibréen, à présent je t'ai vu fleurir — eh bien! à présent ô mon Dieu! à présent je puis mourir!

(Les fleurs de Sauge).

Deux congrès, l'un à Arles, en 1852, et l'autre l'année suivante à Aix en Provence, confirmèrent la rénovation, la vitalité du langage, ayant pour base celui des primitifs troubadours.

Le 21 mai 1854, sept poètes que nous citons: Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan et Paul Giéra, se réunirent au Castel de Font-ségugne, et, le Félibrige fut fondé.

Ce vocable, félibre, a son étymologie dans le latin felibres, ou fellebris, que Frédéric Mistral traduisit nourrissons des Muses, quoique ce ne soit pas là sa signification précise.

Nous voyons se joignant aux premiers félibres: Crousillat, Arnavielle, Roumieux, un Irlandais apparenté à Napoléon, William-Bonaparte Wyse, séduit par la langue d'oc, l'apprend rapidement, et publie un ouvrage intéressant Li Parpaioun blu (Les Papillons bleus).

Dans la seconde période du Félibrige, nommons Félix Gras, dont le premier poème Li Carbounié paraît en 1875. Il fut Capoulié en 1876. Le Félibrige se divise en Maintènements: Provence, Languedoc, Aquitaine, Catalogne. L'insigne officiel est la cigale d'or pour les membres majeurs. Pour les autres, l'emblème actuel est une pervenche d'argent.

Charles Maurras, né dans la Venise provençale, Les Martigues, secrétaire à Paris du Vire Soulèu (tournesol), fonda en 1895, une sorte de félibrige parisien fédéraliste. Nous citerons encore Paul Arène écrivain, auteur dramatique, collaborateur de l'Armana Prouvençau et dont le conte charmant, La Chèvre d'or, est si populaire chez nous.

Jean Aicard, né à Toulon en 1848, et mort à Paris, pour lui le pays des neiges, le 13 mai 1921. Il fit une partie de ses études à Mâcon, ayant pour consolation unique dans cet exil pénible à son âme méridionale amoureuse de lumière, le voisinage de Milly où s'était retiré A. de Lamartine. Revenu au lycée de Nîmes, sa vocation poétique se dessine, et, dès 1867, il fait paraître son premier volume de vers Les jeunes croyances, en 1883, il remporte un prix de poésie de l'Académie Française, avec une

pièce de vers sur A. de Lamartine, déjà, son poème Miette et Noré avait été récompensé, et d'autres le furent par la suite.

Son pays natal, ne cesse de l'inspirer, il communique avec la nature si riche d'imprévu. Ni Parnassienne ni Symboliste, sa poésie est essentiellement pittoresque d'une simplicité, d'une sensibilité délicate, nuancée, et d'un beau lyrisme sobre. Dans ses Poèmes de Provence datant de 1874, on perçoit son âme tendre, son désir de dégager de toutes ces choses vues et ressenties, une leçon profitable. Plus tard des considérations philosophiques le hantent, nous le voyons avec *Le Dieu dans l'homme* datant de 1885 s'attarder aux spéculations les plus vastes. *L'Eternel cantique*, *Le livre d'Heures de l'Amour* le ramènent au pur lyrisme, la *Vie du Christ* l'émeut il la décrit dans un long poème *Jésus*, qui nous semble contenir ses plus belles qualités de technique et d'inspiration. Ses romans, ses œuvres dramatiques, dont plusieurs représentées à la Comédie Française, décèlent le même talent sincère, et le même idéalisme que sa poésie. Nous ne citerons que *Le Père Lebonnard* immortalisé par M. Silvain de la Comédie Française et parmi ses romans *Maurin des Maures*, livre type, où la psychologie et l'imagination se conjuguent heureusement.

Jean Aicard fut élu en 1894 président de la Société des Gens de Lettres en 1909, à l'Académie Française il fut reçu par Pierre Loti, il y occupait le fauteuil de François Coppée. La fatalité guettait le poète méridional, ses dernières années furent attristées par la maladie entraînant le martyre de l'inaction.

L'ironie des choses voulut, qu'après avoir vécu dans son domaine à La Garde-près-Toulon, il mourut à Paris dans une clinique. Nous exprimons le regret de ne connaître aucune œuvre écrite en langue d'oc de cet apôtre fervent, du culte provençal.

Parmi les plus fougueux et les plus célèbres des poètes du Sud-Est, il faut nommer Clovis Hugues, né à Ménerbes en 1851, mort à Paris en 1907. Nous passerons sous silence son action politique, mais nous louerons sa poésie remarquable, que les lecteurs de l'Armana provençal, ont eu l'occasion d'apprécier. La petite Muse, Les Soirs de bataille, les Jours de combat, les Evocations, la Chanson de Jeanne d'Arc, poème archaïque, couronné en 1900 par l'Académie Française, sont les titres de ses œuvres principales.

Clovis Hugues fut félibre majoral, sa science de la langue d'Oc étant parfaite. Son neveu par alliance Auguste Marin, né à Gémenos, une petite commune près de Marseille, occupe également dans nos lettres françaises et provençales une place de choix. Pendant plusieurs années, il fut secrétaire de la rédaction du Journal de Paris, appelé à ce poste enviable par le fondateur Fernand Xau.

La Provence ne permet pas l'éloignement à ses élus, lorsqu'ils la quittent elle crée autour d'eux comme un halo de regrets nostalgiques. Auguste Marin revint à Marseille en 1887 et fonda l'Armana Marsihès à la ressemblance de l'Armana Prouvençal. F. Mistral l'aimait comme un fils d'élection, et nous souhaiterions voir éditer la nombreuse et si intéressante correspondance échangée entre eux précieusement conservée par la famille d'Auguste Marin, mort au moment où en pleine possession d'un talent remarquable, il voyait la gloire lui sourire. Des recueils de chansons provençales spirituelles gaies et tendres, des contes dorés par le soleil et les reflets de la Méditerranée; celui de ses livres le plus répandu *La Belle d'Août*, et son œuvre entière permettent à son nom de passer à la postérité.

Quoiqu'il n'ait livré au public aucune œuvre en langue d'oc, nous continuerons par M. Emile Ripert qui en est le théoricien le plus parfait, professeur de provençal à l'Université d'Aix-Marseille. Il fut un ami d'Edmond Rostand et de Frédéric Mistral, dont il occupe la place à l'Académie de Marseille. Son premier volume de vers est *Le Chemin Blanc*; *La Terre des Lauriers*, *La Sirène Blessée*, qui succédèrent, sont des œuvres universellement connues et appréciées. M. E. Ripert, agrégé des Lettres, présenta à la Sorbonne deux thèses magistrales ayant pour titre: *La Renaissance Provençale* et *La Versification de Frédéric Mistral*. Il y a peu de temps, l'éminent lettré a publié: *Ovide, poète de l'Amour*, *des Dieux et de l'Exil*, *L'Or des Ruines* un roman très attachant, un peu mélancolique dont le succès fut vif, *Le Félibrige*,

Quand je serai bachelière œuvre fraîche pleine de charme et d'esprit, *Le double Sacrifice* souvenirs de la grande guerre, etc.

Parmi les Félibres majoraux, citons encore MM. Albert Arnavielle et Valère Bernard, etc.

On s'étonnerait de ne point trouver ici le nom d'Alphonse Daudet, né à Nîmes et maître d'études au Collège d'Alais, après avoir reçu une partie de son instruction à Lyon. Le talent de l'auteur de chef-d'œuvre, *l'Arlésienne*, s'impose. Ses *Lettres de mon Moulin* suite d'impressions délicates ont été en partie traduites en Provençal par lui-même.

Mais, pourquoi, par une aberration regrettable, et un manque de psychologie surprenant alors qu'en certains de ses romans il se montre le meilleur des psychologues, Alphonse Daudet dont nous admirons le caractère, pourquoi a-t-il renié incidemment le culte qu'il semble par ailleurs manifester pour son pays d'origine, en situant à Tarascon la trilogie des Tartarins transformant ainsi les descendants d'Athènes et de Rome en de ridicules fantoches?

Les fanfarons les grotesques les naïfs sont de tous les pays, les Provençaux autant que tous autres vivent en dignité, leur gaieté leur assurance ne confine point à la sottise. Combien nous préférons le Petit Chose, où se manifeste l'émouvante sensibilité de l'auteur, et l'ensemble de son œuvre immortelle où se révèle le plus souple des talents, dans une manière neuve, à l'époque où vécut Alphonse Daudet, de 1840 à 1897. Retenons de lui, néanmoins, cette appréciation sur le génie de F. Mistral.

— Ce qu'il y a avant tout dans Calendal, c'est la Provence, son histoire, ses mœurs, ses légendes, ses paysages. On peut chasser la langue provençale des écoles, la Provence vivra éternellement, dans Mireille et Calendal.

Nous n'aurions garde d'oublier notre poète et écrivain cabannais, archiviste bénévole de notre cher village, Léopold Vidau, dont l'activité est inlassable, et auquel on doit en grande partie l'organisation de l'annuelle Festo dou Soulèu, célébrée à Cabannes chaque été.

Actuellement, Joseph d'Arbaud, auquel le Maître de Maillane disait: — Tes poèmes sont remuants de vie et brillants de victoire comme une messe des Rameaux est le meilleur des poètes provençaux employant la langue d'Oc. Un de ses recueils Lou Lousié d'Arle peut à juste titre être considéré ainsi qu'un pur chef-d'œuvre du genre illuminé de soleil et parfumé des senteurs exquis, parfois âpres, que le dieu Mistral répand en ses tourbillons infinis. Joseph d'Arbaud est aussi un gardian de la Nacioun gardiano, vivant en Camargue et dont un autre excellent poète le marquis de Baroncelli-Javon est le chef.

Le Félibrige compte environ quarante-sept félibres majoraux, provençaux et languedociens, et soixante Maîtres en gai savoir (Mèstre en gai sabe), plus deux mille manteneiro, mainteneurs (1).

(1) M. Louis Béchet, félibre majoral est lou baile, directeur secrétaire de cette association.

Une revue régionale Le Feu, jadis dirigée par E. Sicard que la mort a enlevé prématurément aux Lettres, a pour directeur actuel, Louis Giniès; les meilleurs artisans de la pensée latine collaborent à cette publication de premier ordre. Au milieu de cette pléiade, remarquons M. E. Aude, conservateur de la Bibliothèque Méjane, d'Aix en Provence, Henri Bosco, auteur du roman aussi évocateur que magnifiquement écrit et composé Pierre Lampédouze, poète du château de Lourmarin, ainsi que Noël Vesper et d'autres, Henri Bosco est un défenseur du culte de la Comtesse, comme Joseph d'Arbaud lui-même, quoi qu'il ne donne point ses impressions en langue d'Oc.

L'aimable devoir d'évoquer ici le souvenir du félibre Paul Mariéton, né à Lyon en 1862, s'impose, le régionalisme provençal prend chez lui les proportions d'une passion exclusive, à laquelle il se livre de toute son âme, de toute sa volonté tendue vers l'antique province rhodanienne. Il devient disciple de Frédéric Mistral, et consacre son activité intellectuelle à la vulgarisation des œuvres écrites en langue d'Oc. Ses monographies sur William-Bonaparte Wyse, Auguste Fourès, Théodore Aubanel, Joseph Roux, F. Mistral, sont des documents extrêmement intéressants.

La Revue Félibréenne, qu'il fonde en 1885, est un organe précieux pour les écrivains provençaux, invités à y faire entendre leur voix.

La Terre provençale, les Voyages félibréens et cigaliers, Jasmin La Provence Nouvelle, etc., sont autant de preuves du talent de Paul Mariéton et de l'intérêt que peuvent éveiller chez un grand lettré et écrivain nos auteurs du Sud-Est.

Au théâtre antique d'Orange, Paul Mariéton organisa des représentations entre autres celle de La Reine Jeanne (1), qui valut à son auteur la critique spirituelle de Jules Lemaître. Aussi fervent que le plus fervent des félibres, le littérateur lyonnais fut nommé Chancelier du Félibrige en 1888, et ce n'est point la un mince honneur. Ceux qui meurent jeunes, mais aussi ceux qui ont en leurs âmes trop d'amour pour ce qui est noble, juste et beau, sont aimés des dieux, qui les rappellent au delà du terrestre séjour. Paul Mariéton a rejoint F. Mistral au paradis des purs poètes.

(1) Ce renseignement n'est pas garanti.

Il y eut aussi une régénérescence et un régénérateur de langage et littérature en Gascogne, Jasmin, né à Agen en 1798, perruquier de son état, mais troubadour par vocation, il parcourait les villes, disant lui-même ses poésies, récoltant ainsi des sommes considérables, qu'il distribuait à des œuvres de bienfaisance. En 1842, il vint à Paris, et conquiert la faveur de Louis-Philippe, quoique ses opinions politiques fussent plutôt républicaines.

Signe particulier, il n'appréciait pas Renan, lou Poèto del puple, à M. Renan est un poème dont l'intention n'est rien moins qu'aimable envers l'auteur de La Prière sur l'Acropole.

D'autre part, ayant le premier essayé de remettre en honneur la langue de son pays, il dut considérer Mistral comme un rival dangereux, et n'accueillit pas sans jalousie les retentissants succès de Mireille. Le Maître de Maillane, moins exclusif, eût désiré une union étroite entre eux; ayant écrit à Jasmin, lui ayant envoyé Mirèio, il attendit longtemps une réponse. Chaque jour, à l'heure du facteur, F. Mistral allait sur le chemin, et sa déception était grande de ne rien recevoir du poète gascon. La force des choses accomplit entre eux une sorte de connexion.

Peut-être, est-ce en raison directe de cette indifférence dont il éprouva les conséquences, que F. Mistral se montra d'une complaisance débonnaire envers tous ceux qui eurent recours à lui.

Dresser le palmarès des littérateurs du Sud-Est, fidèles à la religion des souvenirs locaux, serait impossible; ils sont légion, nous ne pouvons épuiser le folklore méridional. Ceci n'est pas un traité de littérature, nous nommons certains de nos compatriotes, parce que des circonstances nous les ont fait connaître plus spécialement, d'autres, tel M. Camille Jullian, historien érudit dont nul n'ignore la splendide Histoire de la Gaule document d'une valeur sans pareille, membre de l'Académie Française, où il a recueilli la succession de Jean Aicard, parce que leur notoriété les désigne à l'attention universelle.

Mais nous voudrions que tous ceux ayant conquis une place dans nos lettres méridionales, depuis le continuateur d'Homère, que fut F. Mistral, jusqu'au moindre Cansounié, soient ici remerciés, qu'ils agrément notre modeste admiration confraternelle, et nous pardonnent nos obligatoires lacunes et omissions. A la page nécrologique nous inscrirons encore un Félibre majoral, M. le Curé de Vaison-la-Romaine, Paul Payan, mort sur la brèche et à l'assaut, à Gordes (Vaucluse), en défendant nos droits régionalistes, pouvons-nous dire, puisqu'il s'affaissa subitement en lisant un sonnet dû à sa propre inspiration, à la gloire de Gordes et du Comtat, et, rendit le dernier soupir au milieu des Félibres assemblés pour une fête en juillet 1925.

Notre intention n'est pas de déclarer ici que F. Mistral est le meilleur, le plus grand des poètes du XIXe siècle, et que lui seul a droit d'existence.

Le plus grand génie est pour chacun de nous celui qui l'a ému davantage que tous autres, auquel il accorde ses préférences. Toutefois F. Mistral, notre Roi, est incomparable, nous nous excusons de le répéter, parce qu'il lui a été donné de rendre à une province, la gloire de son passé. Etant la tradition faite homme, il a pu en retrouver en son esprit même, la substance et la recréer de ce fait. Avant tout, en Mistral, la dominante nous paraît être la sincérité.

Son lyrisme n'est que la traduction réduite et non amplifiée de sa pensée, de ses sentiments, de ses sensations et impressions. Né à l'époque du romantisme, il est trop classique pour se laisser séduire par ce genre emphatique et grandiloquent. Il aime ce qu'il voit, il s'en inspire, il en résulte des chants pathétiques, parfois des chansons simples et exquises, s'éparpillant dans la poussière brillante et dorée d'un rayon de soleil, ou, s'attardant dans les sombres rameaux des grands cyprès protecteurs du vent du Nord-Ouest dont la silhouette lointaine, constante, symbolise la protection et l'espérance. Ces cyprès tenaces droits et forts, opposant leur impassibilité aux souffles froids et meurtriers sont l'image de nos groupements, qu'aucune suggestion étrangère ne parvient à ébranler, ces cyprès sont les survivants des bois sacrés gréco-romains, précieux héritage pour nos âmes latines.

Frédéric Mistral exerce un sacerdoce moral, il a la volonté et la puissance de convaincre, sa foi est de celles qui soulèvent les montagnes. Et quelles montagnes seraient-elles plus insoulevables que l'indifférence engendrant la léthargie? Il atteint son but cependant; son Credo si dominateur, sa conviction entraînent les foules, ralliant à la cause défendue ses proches et ses amis. Mme Mistral, disciple fervente de son mari, apporte à chacun son aide, sa bienveillance; admirable de résistance, elle supporte vaillamment le poids de l'héritage et du sceptre singulièrement lourd qui lui sont échus. Sans répit, elle préside elle inaugure les nombreuses fêtes que les Félibres organisent à la gloire du Maître disparu, afin que ses travaux ne s'oublient pas et que son œuvre continue à s'amplifier, se propager en rayonnant sur le monde.

Maillane, foyer incandescent, d'où jaillit la flamme, n'est point pour la digne et noble compagne du Mage, un séjour reposant. On l'assaille de visites à toute heure, sous les prétextes les plus divers on la sollicite, elle doit tout savoir, répondre, accepter les honneurs la fatigue, en luttant pour les idées du cher disparu, qu'elle a faites siennes.

Mme Mistral porte, avec grâce et fierté, le costume élégant des Arlésiennes, elle est Provençale de cœur, ayant vécu depuis son mariage, dans le sillage enchanté tracé par son illustre époux. Elle a fait de son amour pour lui une religion, elle a étudié le langage ressuscité par Mistral, afin d'être pour lui la plus précieuse des collaboratrices, elle est enfin devenue la gardienne, la continuatrice de l'œuvre immortelle, entourée des soins dévoués de l'excellente domestique du ménage Marie du poète.

Le neveu et filleul du Maître, avocat en Avignon, mais résidant à Maillane, M. Frédéric Mistral est également à la tête du mouvement félibréen. L'étendard flotte joyeusement, et les adeptes, toujours plus nombreux, se groupent autour de sa hampe, les yeux fixés sur le ruban bleu de Sainte Estelle. La douce et brillante lumière de l'Etoile sainte nous conduit, comme autrefois les Mages et les Rois, vers la Vérité fondamentale.

A diverses reprises, dans notre étude, nous nommons Marius Jouveau, le Capoulié professeur adjoint au lycée Mignet, à Aix. Il a créé à Arles l'Escolo Mistralenco, et, c'est par amour filial que d'abord il devint Félibre son père Elzéar Jouveau, avignonnais, ayant lui-même fait partie de l'Association qui réunit en son sein tout ce que la Provence et le Languedoc comptent de lettrés fidèles aux antiques langages et coutumes. Journaliste conférencier, écrivain, Marius Jouveau réunit en une seule et même personnalité, les qualités les plus rares que doit posséder le Capoulié. Son premier recueil de sonnets *En Camargo*, l'a classé parmi les dignes successeurs de F. Mistral, et *Coume moun paire*, la seconde œuvre, montre toute la sensibilité du poète.

Il est à remarquer que nos régionalistes provençaux jettent tous leurs regards en arrière, vers l'époque lumineuse des Maîtres immortels du classicisme: Virgile, Homère, Esopé, Horace, et, plus tard, Dante. Marius Jouveau, ami des traditions, accomplit magistralement le devoir de mêler au présent le passé inoubliable qui nous montre la route. *Image flourentino* est une plaquette de vers, dont le petit volume est compensé par la profondeur, la beauté de l'idée, des impressions. Dante Alighieri eût approuvé la forte latinité du chef actuel des Félibres.

Il y a aussi dans le symbolisme allégorique de Marius Jouveau un reflet magnifique des œuvres de Pétrarque et de F. Mistral.

Mentionnons, ainsi qu'un exemple de foi félibréenne, la splendide manifestation du centenaire du célèbre professeur, écrivain et poète Jean-Henri Fabre à Sérignan, près d'Orange, le 23 décembre 1923. En ces occasions le Midi bouge, les fifres, les tambourinaires égaient les routes blanches; dans les réunions en plein air les orateurs exposent en langage d'Oc nos principes, nos doctrines, ou glorifient celui des membres tombés sur le chemin de la vie pour ne plus se relever que dans les sphères éternelles.

— Jean-Henri Fabre fut nourri du miel de la poésie méridionale dit Marius Jouveau, dans un discours, lors du centenaire. Ne serait-il pas juste d'ajouter que tous les Provençaux goûtent plus ou moins à ce miel substantiel.

Le 27 juillet 1924, un monument était inauguré à la mémoire du savant Homère des insectes, également à Sérignan, le discours de M. Emile Ripert fut, à cette occasion, particulièrement remarqué et applaudi.

F. Mistral était un ami, un compagnon de l'illustre entomologiste qui nous paraît ressembler par plus d'un trait de son caractère à l'auteur de *Mireille*. La moitié du XIXe siècle, le quart du XXe sont ennoblis, illuminés par la pensée, les travaux de ces deux génies provençaux, dont le souvenir demeurera impérissable, non seulement en France mais dans l'univers entier.

Aucune considération politique ne fut mêlée à la gloire dont on entoura F. Mistral; depuis sa mort il apparaît comme une grande et belle figure inoubliable de Créateur, ayant dans son cœur et dans ses veines le cœur et le sang des poètes latins et grecs, et le feu sacré de la beauté élevant l'âme.

Cette étude fut donnée résumée en Conférences dans la ville de Lyon:

Le 3 février 1924, au Théâtre du Studio Valcourt, avec la présidence de M. L. Maudet avocat à la Cour d'appel;

Le 19 novembre, au Foyer Féminin;

Le 11 janvier 1925, à l'Hôtel Lugdunum, au Rameau d'Olivier, société provençale languedocienne, présidée par M. Julien avocat, conseiller municipal de la ville de Lyon.

Avec quelques variantes, et sous ce titre: *Le Félibrige et son Roi*, Frédéric Mistral, accompagnée de projections des plus beaux sites provençaux (12 décembre 1925), à l'Université des Heures, dirigée et fondée depuis neuf ans par Mme Grignon-Faintrenie.

On nous permettra de présenter dans ce recueil les conclusions que nous faisons verbalement, lors de nos diverses causeries. Le seul droit d'auteur que nous revendiquons, étant celui de dire ce qui nous convient.

Quoique aimant peu les citations, nous transcrivons quelques fragments empruntés à l'un des plus complets de nos écrivains, Maurice Barrès:

— Où que j'aïlle en Provence, je me trouve placé au cœur de l'antiquité, alors que, en Grèce, cette antiquité me semble être de l'exotisme. Quand les Dieux de la Grèce et de Rome gouvernaient les collines de Provence, c'était la même huppe qui jetait, là-bas derrière les monts, sa note narquoise; c'était le même printemps; et les modestes divinités de jadis sollicitent, attirent toujours l'hommage de

celui qui goûte le bonheur d'errer du Rhône à la Durance. Les chapelles, les petits oratoires, alors même qu'il n'entre aucune pierre antique dans leur maçonnerie, rappellent, par l'endroit où ils sont placés, des souvenirs païens. Avant eux, il y a eu à la même place une stèle, un dieu therme, posé au carrefour du chemin, un autel votif dédié à une source, à une plante sacrée, à un arbre. On ne saurait faire le départ de ce qui est païen et chrétien, les choses se sont placées dans une même tradition. Ce que je vois sous mes yeux me fait aisément remonter la chaîne des siècles et m'approche paisiblement des plus anciennes divinités. Et de même pour nous acheminer vers une idée de ce que peut être un interlocuteur de Platon ou bien un poète de la grande Grèce, le mieux n'est-il pas de considérer un Mistral, un Maurras, d'arrêter notre esprit sur une dialectique formée aux bords de l'étang des Martigues et sous les oliviers aixois, ou bien de nous en aller en pèlerinage au village sacré de Maillane? Et pour perfectionner cette vue, on aimerait dire ce que l'un doit à la scholastique de l'Ange de l'Ecole interprète d'Aristote; et l'autre à Saint Virgile.

Tout le développement de cette étude aurait pu tenir en ces quelques lignes admirables de pureté et de synthèse, qui en résument l'essence et le sens.

Par instinct, par indépendance de goût et d'idées en matière littéraire, nous avons voué un véritable culte à Mme de Noailles, à Maurice Barrès qui fut un de ses intimes, et tout naturellement à Frédéric Mistral.

Il semble qu'une même prédestination les désignait à notre admiration, à notre vénération profonde et sincère, puisque une chaîne sympathique les liait entre eux.

Lorsqu'elle avait dix ans et vivait à Amphion, sur les bords du Léman, Mme de Noailles, alors Princesse Elisabeth de Brancovan, connut F. Mistral. Il fit sur elle la plus étonnante impression, et sa vocation poétique s'en trouva peut-être renforcée. Pour le regretté Maurice Barrès, il suffit d'ouvrir *Le Voyage de Sparte* pour y trouver une dédicace à Mme de Noailles. Cette offrande du beau livre est une page de littérature humaniste et lyrique, touchant au sublime.

Dans ce même volume, nous trouvons une lettre de F. Mistral, remerciant son cher Barrès de l'envoi de cette œuvre, où ses propres pensées sont supérieurement traduites.

Un poète belge, mort très jeune, et néanmoins célèbre par ses romans, dont *Bruges la morte* est le plus connu, et ses recueils de poèmes imprégnés de l'inspiration flamande, Georges Rodenbach, fut émerveillé du talent de F. Mistral, tout frémissant de clarté, contrastant avec ses propres conceptions dans lesquelles flottent la tristesse des rêveries grises. C'est à propos du grand homme de Maillane qu'il s'exprimait ainsi:

— Heureux les écrivains qui ont une province dans le cœur, ils en seront dans la littérature l'équivalent, ils feront leur œuvre à son image, à sa ressemblance. Chaque livre aura la couleur de son air, et sera comme le visage même de sa race.

Considérons donc le caractère magnifique et l'œuvre grandiose de F. Mistral, ainsi que le symbole, la synthèse de ce que doit être notre race provençale.

Ces études de deux poètes latins, humanistes par définition et par excellence, ayant vécu dans nos provinces du Sud-Est, nous ont semblé offrir entre elles quelques affinités morales. En premier lieu, l'action éminente de chacun d'eux a pour but une Renaissance, et tous deux sont à juste titre chefs d'Ecole.

Pétrarque, aussi bien que Frédéric Mistral, nous fait souvenir de l'atticisme d'Horace dans ses heures les plus inspirées, et dont tous deux ont l'humeur indépendante. Pétrarque s'identifie par certains côtés à Virgile, son maître, mais Homère et Platon l'attirent, il s'imprègne de leur perfection, de leur génie, donnant ainsi à sa pensée chrétienne une forme païenne. Cinq siècles plus tard, F. Mistral est lui-même comparé à Virgile et à Homère par Alphonse de Lamartine d'abord, et par tous les lettrés à quelle nation qu'ils appartiennent. Tous deux ont chanté la Provence, et l'on ne saurait dire lequel possède les accents les plus sonores, tous deux ont haussé à un état de culte, l'admiration des vestiges gréco-romains parvenus jusqu'à nous.

Si cela ne devait nous entraîner trop loin, nous démontrerions dans l'œuvre de celui qui chanta *Laure* la plus belle Provençale de son temps, les mêmes tendances, les mêmes mobiles que dans l'œuvre du chantre de *Mireille*. Pétrarque, pour nous, gens de Provence, semble ouvrir la magnifique perspective de F. Mistral. Ces deux poètes ont glorifié la Femme de chez nous, réalité chez l'un, chez l'autre symbole, mais pour tous deux, l'ensemble des plus rares qualités.

Nous observons chez F. Mistral, croyant ayant une foi inébranlable autant de mysticisme chrétien que chez Pétrarque, avant tout philosophe raisonneur. Tous deux observent les principes et préceptes de la morale pure, et de la piété, dans le sens strict du mot; tous deux se rapprochent de l'Infini, de l'Inexprimable, sans perdre de vue les humains et leur belle mission humaine, personnelle.

La croyance instinctive chez l'un, les sentiments vertueux plus que religieux chez l'autre, tendent au même idéal, sans qu'ils cessent de vouloir d'agir, et de remplir envers leurs semblables un devoir de fraternité, envers leur patrie, un devoir d'amour.

Nous espérons ne suggérer par ces réflexions aucune erreur d'interprétation; nous ne mettons pas à tous égards ces génies immortels sur le même plan, nous sommes frappés par des coïncidences, des analogies dans le rôle que chacun d'eux est appelé à jouer, en tenant compte de leur atmosphère respective.

Nous concluons que, pour des causes et par des moyens différents, le divin poète italien du XIVe siècle, et le Roi du Félibrige du XIXe atteignent, pour notre joie et notre admiration, les plus hautes cimes, dont ils ont courageusement, noblement accompli l'ascension.

On nous accusera peut-être d'avoir réduit, diminué de grands hommes; on ne pourra nous accuser d'ignorer le sens des valeurs en joignant Pétrarque et Frédéric Mistral.

H. DUKERS-WARD.

Lyon-Cabannes, Septembre 1924.

© CIEL d'Oc – Desèmbre 2004